

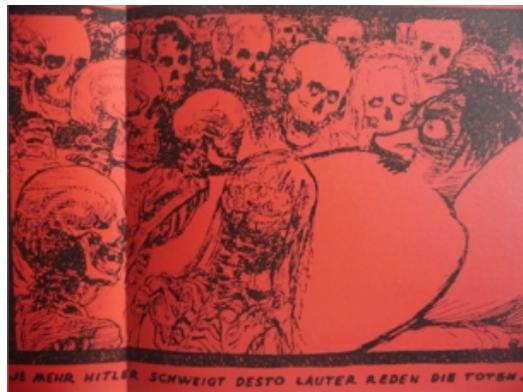
LA SOUBLIME ENQUETE

Une enquête de l'Opj d'Empédocle

Polar à bascule

(Extrait du tome 1)

Anatole Coizard



« ET LE PLUS HITLER SE TAIT ET LE PLUS FORT ILS PARLENT, LES MORTS... »

CHAPITRE PREMIER : L'étonnante villégiature de SurbruS.

What a meanderthalltale Quelle méandrique néanderfable to unfurl à déployer and with what an end et à quelle fin in view of squattor sinon pour squatter and anntisquattor et antisquatter and postproneauntisquattor et faire du squatt chez les tantes de la postpronéoriographie de l'Art !
(*Finnegan's Wake*, James Joyce, vers la page 19).

La lumière est trop douce, d'avant les emmerdements, quand le temps n'avait pas encore ralenti encore mon pas. L'air, lui, est trop léger, je marche positivement. Oui, c'est ça... je ressens un optimisme déplacé, parce que je me suis transporté ici, où tout me transporte. Cette « station » de montagne, je la connais, c'est la plus élevée du coin. On y frémit des premières sensations quasi-alpestres, et la météo montagnarde nous allège les épaules de toute opinion superflue. Les forêts ont l'air bleu. J'en oublierais ma colère, cette nuit, quand le patron m'a ordonné de grimper jusqu'à Belliccus pour rechercher un assassin.

Je suis venu ici souvent, à l'époque où je révisais mes examens de droit, en attendant ma naturalisation française. Rien n'a bougé depuis les années quatre-vingts, la rue principale, la poste avec un auvent circulaire en béton, tout ringardi. L'unique tabac. L'odeur de prairies de fauche, et, par-delà les haies des villas et les murs des rares hôtels, on admire les forêts de sapins légèrement voilés de vapeurs, quelques sommets bien ronds. Une tour médiévale rose-cul. Un parc à chevreuils avec, au beau milieu, la grimace de l'ancien chalet de la gestapo, façon David Crockett le trappeur pour sa partie la plus apparente, mais posé sur quatre blockhaus monumentaux qui lui donnent un air disproportionné de crabe, pattes infiniment plus menaçantes que le corps.

Je ne vois personne. Les trottoirs semblent dédiés au flottement de la lumière. Absence essentielle du lieu, qui fait désert, qui fait vide. Des maisons qui dorment, voilà. Une tétanie, une stupeur, comme le reste de l'Europe, dirait Babar, notre patron au commissariat. Chaque arbre de jardin ou des lisières a bien dû être contemplé des milliers de fois par des gens en situation poétique, autre forme de stupeur. Mais la réalité, j'avais eu tout le temps de le comprendre autrefois, la réalité pragmatique et méchamment terre à terre, c'est que le même sapin, le même pommier, sont sous le joug un peu emmerdé du regard de ceux qui bossent ici, sans arriver, malgré l'épuisement de leur travail d'entretien, à évacuer le formidable poids de férié faisant de ces arbres une collection de gravures chinoises, délectations impériales en plus petit et sans cravate. En cette silencieuse villégiature qui fait l'étymologie du mot « éden », ça sent la haie taillée, ça sent le balcon à petits déjeuners parfumés aux foins fraîchement fanés.

Je sais que je suis là pour mon salaire de flic. Je sais aussi que l'idéologie qui m'a attiré vers ce métier a rapidement vacillé, puisqu'elle reposait sur le fragile culte du héros. Mais c'est ainsi que j'ai poussé. Enfant, je nous contemplais déjà tous, nous de ma classe d'école et, plus tard, nous, tout blêmes et suintants du bus, du tram, des gares et des foules peureuses, hâtives, mécontentes du matin crasseux, épuisées par mille soirs sans érotisme. Toujours je voulais nous imaginer, à chacun,

des destins glorieux. Des barouds salvateurs. Des romans d'amour et de mort – je nous ai tous sacrés comme des Napoléons, amants comme Abélard et Héloïse, projetés au frisson de la Voie Lactée comme les plus grands héros des religions disparues – et puis non, non, non. Nous nous entre-bouffons, nous nous conchions. Le présent du monde qui s'est construit, c'est celui de maîtres qui, pour seule issue à leur condition, haïssent la soumission des larbins ; il n'y a qu'à voir la gueule béante du chalet de la gestapo, abandonné sans précautions au milieu de la cabriole des chevreuils.

Larbins qui, pour seule issue à leur posture, s'offrent encore et s'offriront en douce aux avanies de leurs maîtres. Jusqu'au hoquet de leur dernier souffle servile et malgré toutes leurs railleries, en vibrant d'un amour invétéré pour leurs bourreaux. Mon espoir enfantin était donc, sportif, faux et niais, l'espoir d'un changement qui n'est pas venu, non, qui n'est pas venu. Et quand même, me voilà flic, par inertie, par errance. Et donc moi, aujourd'hui, en ces lieux d'apparence faussement métaphysique, en cet éden réduit aux acquêts, aux acquéreurs et aux possédants, j'erre et j'enquête à la fois. Car il faut bien vivre. Gratter. Il faut gratter le moindre sou. Le loyer, les charges, l'hypermarché, l'essence. J'ai beau sentir toute la villégiature du village de Bellicus, moi, j'enquête comme un con. Je cherche Monsieur Osphore. Et si j'ai un moment pensé me défiler, les ordres humiliants, balancés téléphoniquement par le patron jusque dans mon propre lit, m'ont rappelé, en pleine nuit, toute la précarité de ma position sociale d'immigré autrichien aux rives du Rhin !

– Vous avez pris la grosse tête à cause de la nomination de votre compagne ? Vous vous croyez en vacances prolongées parce que je vous ai demandé d'assurer sa sécurité après cette consécration ? Vous savez ce qu'ils vont dire de vous à Paris : non seulement Autrichien mais en plus il vient germaniser, sur notre berge du Rhin, la première nommée européenne depuis des lustres, qu'est-ce que c'est que ce connard ? Au boulot, mon cher, il y a des impératifs, voilà. Et le soi-disant fou d'hier, on en parle, maintenant, vous et moi ? C'est inadmissible que vous n'ayez pas pensé à me signaler l'appel de cet Osphore ! Heureusement

que je regarde l'émission où il a fait son apparition pendant que vous pionciez ! Et quand je dis « heureusement » , c'est un euphémisme. Sachez, Egon, que cet assassin triomphal a quand même prononcé votre nom pendant l'émission de télé ! Vous faites le sourd maintenant ? Le tueur des tueurs il prononce votre nom. Le vôtre et celui de votre collègue Marat, mais qui est un normal, lui. Normal, Egon. Il m'avait prévenu, ça lui a semblé le minimum, à lui, que vous aviez reçu un coup de téléphone hier et que sa femme avait été agressée personnellement par celui que vous m'aviez signalé pour un farceur. Alors j'admets... j'admets que malheureusement, et quand je dis « malheureusement », c'est par exigence personnelle, j'admets qu'à cause de vous, j'ai également pris ça à la légère... Mais voilà, votre soi-disant cinglé, qui vous connaît tous les deux, je viens de le voir sous les feux de la rampe, et personne ne sait où il habite sauf vous et Marat, grâce au cachet postal ! Bellicus : pour avoir une baraque dans ce genre d'endroit, pour être cul et chemise avec « le » Bourricot, celui de la télé, je peux vous dire qu'il doit avoir le bras très très long. Arrêtez de soupiner. Si j'envoie une compagnie de CRS on risque quand même d'être la risée médiatique du pays, si j'envoie Marat, sa femme divorce - donc il reste que vous. Vous irez tout à l'heure, et tout seul, et discrètement, vérifier si cet assassinat existe. Et si c'est du foutage de gueule, ça vous apprendra un petit peu la modestie, malgré la nomination de votre nénette. D'ailleurs ça vous apprendra un peu la modestie, malgré la nomination de votre poule... Vous irez seul, et le plus discrètement possible.

Osphore junior, sa maison et les supposés cadavres de son père et pourquoi pas de sa mère et d'une gouvernante, dans un hameau situé près de ma station vosgienne favorite, ça me déroute autant que si je me trouvais un deuxième pif au réveil, dans le petit miroir fané de la salle de bains vieillotte de Miléna...

Miléna, le trésor de mes jours, mon oasis de violoncelle, m'a d'ailleurs dit :

– Tu perds ton temps, fais-toi porter pâle. Le quatuor Dedalus joue

Schoenberg ce soir, devant les lambris bleus et argent de Saint Pierre-le-Jeune... Tu vas encore rater ça. Et arrête de dire qu'il faut refaire la salle de bains. Vieillot ? L'ombre, Monsieur le Flic. L'ombre, l'usure, la patine, que diable ! C'est ça, le triomphe de la sensibilité. Ma salle de bains est sans rivale. Mais t'es quand même qu'un flic. Y a des choses que tu peux pas comprendre. Et si tu enlèves un gramme de poussière aux miroirs de l'appart, je te casse la gueule à coups d'archet.

Je suis venu en bus.

Ma voiture n'a pas démarré ce matin. Ça ne me dérangeait pas de revoir le bus de mes premiers séjours en Alsace, quand je descendais à l'hôtel juste en dessous de Bellicus.

Ce matin, avais-je bu trop de café, ou était-ce l'effet de la tonitruante nomination hier de Miléna : en rejoignant la station des bus, il m'a paru qu'un type assez banal me suivait. Une fois dans le bus je ne l'ai plus vu. Il s'est fondu dans la foule. Je serais d'ailleurs incapable de le décrire maintenant. Le café ou mon imagination.

J'aurais préféré effectuer ce trajet à seule fin de passer une nuit dans l'hôtel de Cunibert, pour sa mousse au chocolat, pour ses quenelles au saumon et parce que j'aime penser là tranquillement au destin pendant que la symphonie murale des animaux empaillés, qui font semblant de ne pas regarder dans les assiettes, accentue la gravité du gibier en sauce. J'aurais ainsi perdu du temps, ce qui est dans mon métier, je crois, la seule façon d'en gagner... Surtout à l'hôtel des Vosges, qui est ambiancé *fifties*, quand encore les *fifties* ne savaient rien des Rolling Stones ni des Beatles.

La gendarmerie de Bellicus est en travaux. Je vais à la poste, histoire d'apprendre où perche la famille Osphore, seulement j'ai dû me tromper. Le facteur nonchalant et distingué prend un air stupéfait.

- Ah je suis surpris, vraiment très surpris.

- Comment ça, surpris ?

- L'endroit où vous voulez vous rendre, je ne peux pas. Un instant...

Il file vers le fond de sa minuscule agence, frappe à une porte

métallique d'où émerge, après bien une minute d'attente respectueuse, avec un képi bleu roi écussonné enfoncé jusqu'aux oreilles, un vieillard, un Toutankhamon borgne à qui il glisse un mot à l'oreille. Sous son abondante chevelure blanche, cet oracle écarquillés les yeux et me fixe alors comme si j'étais le robinet du gaz qui fuit. Après un long moment hypnotique, il articule en chevrotant :

-Vous n'avez pas l'âge, Monsieur.

Le facteur précise :

- Ce monsieur est de la police, m'n'oncle.

Alors l'Hermès chevelu, comme si l'imaginaire agrippait soudain la contradiction que lui oppose doucement la réalité, me prend par le col en jetant sur moi une haleine infecte, m'entraîne avec une force de possédé, vers un bureau plus qu'ancien, muséal, éclairé tristement d'une baie vitrée marbrée de saleté, de poussière et de graisse. Aux murs, une fresque jaunie à la nicotine décline la déclinante identité alsacienne d'avant-guerres : une cathédrale de Strasbourg avec oriflammes claquantes et grand ciel nuageux, une ruine de château vosgien dans son lit de sapins – mâchicoulis, dragons, gargouilles – et la grande scène de fondation de la république de Strasbourg, la bataille du 8 mars 1262. Il me sourit brièvement, puis il crache sur le sol bizarrement jonché de sciure parfumée :

- Vous connaissez bien la région ?

Tout en parlant, il sort une grande carte d'état-major d'un secrétaire à cylindre en marqueterie et l'étend soigneusement.

- Oui, parfaitement, pourquoi ?

- Ah bon ? Vous saviez qu'il existe une autre station de villégiature... mais beaucoup plus haut ?

- Quoi ?

- C'est parce que vous n'avez pas l'âge. Depuis les années quarante, on ne peut absolument plus tomber dessus en se promenant. Quant aux gens que vous cherchez... Ce monsieur Osphore et sa famille, ils habitent effectivement dans ce lointain, dans cette altitude où tout est irréel et enchanté.

Et il scrute mon visage.

- Avez-vous déjà entendu parler de SurbruS ?

- Pardon ?

Il tend la main vers la fenêtre, désignant les sommets forestiers qui surplombent la station de Belliccus.

- C'est normal que vous ne sachiez pas, c'est une consigne préfectorale. C'est une légation, SurbruS. Mon neveu a bien vérifié que vous étiez de la police ?

Je lui montre ma plaque.

- L'endroit où vous devez aller, SurbruS...

Il pointe un endroit sur la carte et je découvre deux rues isolées, en pleine forêt.

- SurbruS ?

- Avec une majuscule au début et à la fin, pour faire un mot miroir. Je vous envie, Monsieur l'officier, d'avoir le droit de vous y rendre. C'est encore plus fantastique qu'ici. L'air, vous voyez, l'air est encore plus léger là-haut.

- Appelez-moi un taxi.

- Un taxi ? Vous plaisantez... Je vous emmènerais moi-même avec plaisir, d'ailleurs, mais ce qui fait la spécificité de SurbruS c'est, justement, qu'il n'existe aucune route praticable pour s'y rendre !

Et le sphinx-poste disparaît tout d'un coup. Je regarde autour de moi pour voir si on me filme, si je rêve. Le neveu me ramène dans l'agence. Il a les yeux légèrement exorbités :

- On dit que c'est une très belle promenade, vous ne regretterez pas. Il n'y a pas de taxi pour SurbruS, c'est comme ça ! Ha ! Ha ! Ha ! Pas de taxi, et là-haut, certainement pas d'hôtel, hein, ne comptez pas y dormir !

Il se tourne vers les baies vitrées et, du même geste que son oncle, montre les montagnes qui surplombent le paradis où il travaille.

- Là-haut, derrière. Mon oncle n'y est plus allé depuis son enfance.

Vous reviendrez raconter, ce soir ?

Mon premier geste serait de le gifler pour interrompre son cirque. Mais quelque chose d'encore plus bizarre me retient. Il a prononcé ses derniers mots avec un sourire faux, comme s'il était sûr que je

n'atteindrais pas leur utopie à tous les deux, le neveu et l'oncle. Comme si j'étais incapable de comprendre quelque chose qui, ici, ne se gênerait pas pour être abracadabrant et ne serait ridicule qu'en apparence. Et puis, feignant d'oublier ma présence, le facteur se met à parler avec un couple d'homosexuels habillés de plastique très coloré, deux blonds en voie de calvitie qui viennent d'entrer, musclés comme des diables et surexcités, gesticulant et lui réclamant des timbres de collection.

- Dites ! Vous m'écoutez ? C'est quoi ce bordel ? Vous allez me dire où il est, le chemin pour aller là-haut ? Je présente à nouveau ma plaque de police. Les deux gars, d'une politesse exquise :

- Mais oui, voyons, allez-y, occupez-vous du monsieur, de toute façon vous savez qu'on va vous embêter deux heures, nous ! Pendant ce temps, on va boire un petit café avec votre tonton. Il a mis l'uniforme « Napoléon III » aujourd'hui, avec les boutons dorés et la redingote ?

C'est drôle, ils ont tous les deux les mêmes gestes, la même coupe, les mêmes sapes, le même immense sourire de bonne humeur, et moi je vais devoir marcher des heures.

- Monsieur, me dit le facteur, la super-station de SurbruS se refuse à tout trafic automobile... C'est certainement un endroit stupéfiant ! C'est stupéfiant. D'ailleurs regardez.

Ça y est : il l'a dit, j'en étais sûr. Stupéfiant. C'est ça, les yeux exorbités. Pas émerveillé. Stupéfié. Je me demande un instant, par réflexe, ce qu'il consomme comme drogue et si l'agence postale est devenue un centre de deal.

A son tour, il me tend une carte d'état-major. J'y jette un œil : deux rues fantômes, en pleine forêt...

Bien entendu, ce qui m'a vraiment décidé à accepter cette affligeante randonnée, c'est que ça me laissera du temps pour ruminer ma seule véritable préoccupation, l'événement qui a bouleversé Miléna hier. Oui, au fond, me dis-je, si je marche jusque là-haut je pourrai, au moins, en déambulant, réfléchir à ce qui s'est passé, à la vertigineuse promotion de Miléna.

Les quatre types reprennent leur discussion mais l'oncle s'est

changé, il a maintenant une veste cramoisie et une encyclopédie d'art contemporain sous le bras. Il s'est assis sur le bureau du stupéfié, les jambes croisées, et en agitant ses lunettes, il parle d'une ribambelle d'artistes qui exploiteraient le timbre-poste au quatrième degré d'exégèse pour hisser leur public à la place même de Dieu, du Créateur, de la Cause en soi du Timbre-poste. Et moi qui ne suis qu'à la chasse au parricide des médias !

J'hésite encore un tout petit peu à me lancer dans cette excursion montagnarde solitaire et inutilement extravagante, puisque l'au-delà thermal me sera toujours interdit, petit fonctionnaire consciencieux que je suis. Les bonheurs du temps libre et des loisirs, ce sera dans une autre vie, ou quand les aiguilles d'horloge tourneront à l'envers. N'étaient le boulot, mes fins de mois minables, je demanderais à ces gens que nous bavardions ensemble du quatrième degré d'interprétation de la philatélie.

Mais ils rigolent en papotant et me regardent vaguement du coin de l'œil en train d'envisager avec perplexité les sommets qu'ils m'ont indiqués. La liberté qu'exhalent les deux siamois plastifiés me ranime. Je n'ai pas reconnu un seul des noms de peintre cités par le sphinx-poste, l'Hermès à crinière. Mon ignorance me stimule en m'enrageant, alors je leur fausse compagnie avec un espoir de renouveau, lézard prêt à muer de mes pensées ennuyeuses, et certain d'être le dernier OPJ de service au monde à s'en aller à pied, le long des sentiers bleus.

Sur la carte du sphinx-poste, j'ai repéré deux bâtiments quadrilatères... hôtels ou usines ? Dans un si petit hameau entouré encore, sur le document jauni, du pointillé militaire remontant au passage par ici de l'état-major du général Delattre, à la fin de la seconde guerre mondiale !

S'agirait-il d'une gare pour mon propre néant ?

Le néant, voilà, c'est lui mon ennemi d'aujourd'hui. Il aurait là-haut assassiné son père, sa mère et sa gouvernante... Le néant, d'ailleurs, se faufile atrocement dans le ton et le style des émissions de télé qui ont alerté mon chef sur un parricide commis par Osphore,

habitant machiavélique et fortuné de SurbruS.

Les confessions télévisuelles, pour remporter la palme des audiences, siphonnent par reality-show le sang des masses. Le patron, béat, fait bloc avec les foules pour me jeter vers la glandée médiatique. Je contemple frileusement, depuis le perron de la poste, les bois d'altitude. Le néant est la seule place que mon égarement puisse assigner à la réalité.

Babar, allégé de son cerveau par une régulière vidange télé, depuis plus de quarante ans, n'avait que ses oreilles à sentir chauffer hier. Lui ont-elles suffi à pressentir, ces antennes pendouillardes, qu'au moment où il m'importunait téléphoniquement, je savourais chez moi un bon bouquin au lieu de me préoccuper d'un canular téléphonique dont j'aurais préféré que Marat ne lui parle jamais ?

Il m'a dérangé en pleine lecture d'une édition bilingue de *Nonnos de Panopolis*.

Je vibraï de ce texte, j'y découvrais les merveilles du meilleur des romanciers grecs tardifs. Aucune espèce d'amertume ne m'était restée agrippée aux neurones, du coup de fil lamentable reçu la veille!

Même si on greffait un supplément d'âme à Babar, apprécierait-il d'ailleurs cette paix, les descriptions, par Nonnos, de palais insulaires méditerranéens, de jardins dorés de soleil, bourrés d'arbustes taillés qui croulent de grenades et de figes, de poires et de bergamotes sur la verdure des pelouses ?

Mais le Néant s'est rué à ce moment précis sur ma plénitude. L'inefficacité d'un bouclier aussi civilisé que l'œuvre de Nonnos témoigne bien que les vieilles lois de la physique sont maintenant périmées et qu'a débuté l'atroce âge de fer dont les Grecs anciens s'avertissaient entre eux ! L'âge de fer : l'*hubris*, époque ultime où surgiraient – ou surgissent ! - des légions d'hommes nés vieillards difformes pour mourir nourrissons amnésiques, qui voudront jouir – qui jouissent déjà ! - en se vengeant de l'arrogant amour maternel, source du monde aimant, pour anéantir tout ce que le pouvoir maternel a su bâtir de civilisations successives, depuis l'aube de l'humanité. Infâmes vieux-jeunes, qui déchiquètent leurs souvenirs d'enfance avec

leurs dents cariées. *Cria cuervos, y te saccaron los ojos !* « Ils crient, les corbeaux, et ils t'arracheront les yeux ! »

Babar, insouciant et inconscient de ce qui nous menace, aggrave sa niaiserie en regardant la télé. Quand le logo de la série *Ça ne se fait pas* s'affiche au-dessus de son plateau repas il ne bouge même pas le petit doigt, tétanisé, la bajoue flageolante. Comme son immature épouse a dû frissonner lorsqu'elle a entendu le thème, hier soir : « J'ai tué mon père ». Comme elle a dû considérer l'ampleur policière de son Babar, centaure domestique soudé là, au canapé qui domine si formidablement l'écran.

En visionnant le podcast ce matin, à l'aube, avant de sauter dans le bus, j'ai apprécié la dizaine d'invités parricides sur l'estrade, et j'ai retrouvé sans surprise, dans les gradins, la foule des gens normaux et louches précisément du fait de la banalité absurde de leur quotidien.

- Mon frère a noyé Papa. Et moi, monsieur, moi, j'ai dû régler la note des dégâts des eaux.

L'animateur n'a rien de secondaire, affable suppositoire aux joues rondes, Bourricot, l'homme aux questions pertinentes – l'homme au salaire pertinent : un loft à Tokyo, un appartement à Berlin, Bourricot, un homme qui fascine intelligemment le public.

L'homme qui fait que Babar, prudent, n'a pas osé lancer toute l'équipe pour investir la villégiature du provocateur médiatique, convoqué par Bourricot sous les lampions de la fausse fête des téléés.. Il ne faut pas que les sentiments aient du sens, aime à répéter Bourricot.

Osphore fut donc l'invité télévisé de ce qui est devenu cette nuit, au commissariat réveillé par un Babaro furioso le dossier 0333. Et me voilà en chasse, plissant les yeux pour apercevoir les sommets où il se cache. Il a d'ailleurs cramé l'audience de l'émission *Ça ne se fait pas*. Petit vieillard maladif, il tremblait. Babar a souligné l'évidence : Osphore a crevé l'écran plus parce qu'on avait du mal à lui imaginer des parents

encore en vie, que parce que son crime était tout frais

- J'ai tué papa, maman et leur nurse... Avant-hier.

Silence extatique du public, air amusé de Bourricot qui gronde le criminel.

La femme de Babar a-t-elle tout de suite compris que son époux renversait les toasts sur le canapé par naïveté ? Stupéfait que la star de l'émission prononce mon nom et celui de mon collègue Marat, il était sûr qu'il ne pouvait s'agir que du cinglé dont mon efficace collègue Marat, moins mélancolique que moi, lui avait signalé le coup de fil et le macabre courrier. D'où le renversement des toasts. Extase de l'épouse au canapé tout salopé, mais en amour rien n'est sale. Ivre à l'idée de neutraliser rapidement cet ennemi public, le patron retournait, tout centauroisé, en pleine nuit, au commissariat ; mais c'était pour rien sinon pour me réveiller ensuite quand il comprendrait que l'émission avait eu lieu en différé, que l'assassin s'était déjà fondu dans la nuit avec la bénédiction complice du célèbre Bourricot.

L'illusoire tentation d'apparaître enfin au grand jour médiatique le rêve babaréen de se métamorphoser en le phare d'une omniscience policière, ce projet qui émoustille Babar de plus en plus à mesure que je le vois vieillir, cette illusion d'échapper au destin en devenant un symbole transporté par la foule des hommes, cette envie d'être une marque à soi tout seul, voilà ce qui piétine de toute son infamie triomphante mon dernier espoir qu'un progrès de la pensée humaine s'accorde jamais au progrès muet du temps...

Moi, attiré vers le ciel par ces formidables bassesses et la beauté de la justice que fait reluire l'énergie du crime, je quitte enfin l'agence postale et je sors de la commune par une route départementale, au beau milieu d'un concours de fûts de sapins de la plus remarquable élévation. Au moment où je m'éloigne de la dernière maison, je remarque la silhouette des deux philatélistes, ils me font des au revoir, essuie-glaces parallèles sur fond nuageux.

Je dois prendre un sentier étroit qui sinue entre des blocs de grès – dont l'allure de châteaux me persuade. J'entre dans un autre monde, le

temps va suspendre son vol, je vais travailler gratis.

Déjà, je frissonne : on dit, à propos de ces rochers, pierres erratiques de glaciers disparus bien avant la fin des mammoths, qu'ils sont en réalité les restes d'un pont que le diable aurait commandé aux troupes des sorcières.

On raconte que la sainteté de l'aube aurait démantibulé ce sinistre projet, qu'un simulacre de chant de coq a suffi pour bousculer le maléfice.

Pour une fois je m'interroge sur la signification de ce mythe, propagé ici : que feraient d'un pont diables et sorcières ? Qu'offriraient-elles au jouir du diable – leur pontife justement – un pont, sinon pour permettre aux braves montagnards de le rejoindre eux-mêmes, sans perdre du temps à descendre au plus bas des cols avant de suer dans la transgression d'incroyables hauteurs ? Le diable aurait été ici comme chez lui, et le passage se serait multiplié à l'infini, des sorcières aux jambes de rêve foudroyant l'éclair lui-même. Fin de la tranquillité des hameaux reculés : avènement du diable, de la jouissance, des plaisirs de l'instant, de l'immédiateté dont les familles bûcheronnes auraient alors osé s'apercevoir en dehors de leurs moments d'ivresses – le diable, comme un jouir suspendu à la seconde qui ne passe jamais, aurait envahi la paix forestière exactement comme la morale me précipite, haletant, à la poursuite d'une vérité qui me comblerait de vertu !

Le sentier prend la pente raide de front, elle est raide sous les épiceas monumentaux dont, quelques dizaines de pas seulement après avoir frôlé leurs racines, on rejoint la cime.

Et puis, une heure plus tard, le cœur battant de cette ascension, je déboule sur une crête herbeuse plantée d'arbres décapités et noircis, avec la sensation de passer dans un monde si cristallin, héroïque, si altier qu'il m'aurait transfiguré, allégé et puis aussi grandi.

Ça n'est plus cette catégorie un peu cucul, me semble-t-il soudain, de la villégiature pourtant majestueuse, tout en bas, à Belliccus. Je discerne, du côté des densités forestières que je viens de gravir et dans les intervalles que leur laissent les ventres d'argent de troncs parallèles, les pointillés microscopiques des maisons et de l'église.

S'il me fallait choisir une activité ultime – si on me signifiait l'arrêt de mort – la profondeur révélatrice et magique de ces pentes forestières me suffirait pour voir joyeusement, depuis leur abri lumineux, l'imminence de mon agonie.

Ce qui est là, entre la puissance des arbres, en train d'être, c'est effectivement l'instant présent, ce qui ne passe jamais. La forêt mythologique, c'est celle qui suspend toute promenade en la précipitant dans l'infini du plaisir qu'il y a de s'égarer. Et je me sens affamé de tous ces labyrinthes dont je devine qu'ils retiennent en leurs pénombres l'absolu.

Sur la crête aux herbes grises, vers l'autre extrémité du replat, les lignes d'autres sommets fuient l'une derrière l'autre, jusqu'à devenir translucides, là où le regard ne distingue plus ce qui est ciel de ce qui est dentelure des sapins. On risquerait d'imaginer un ciel tellement compatissant qu'il se donnerait pour mission d'élever encore la splendeur des montagnes, par la troublante perfection de son organisation.

C'est au moment de mesurer le piège de ce paradoxe opposant le caractère statique des masses nuageuses et l'apparente fluidité des sommets montagneux, qu'un long grondement de tonnerre interrompt le chuchotement des arbres secoués par le vent et masque le bruit d'applaudissements qui m'accompagnait depuis l'entrée en forêt : ce crépitement des torrents, des cascades cachées au secret ocre et roux du tapis des épines de sapins.

Une compagnie de sangliers fouge entre les arbres. En contrebas j'avais discerné d'abord leurs grognements, indifférents à mon apparition et au tapage des éclairs qui déchiraient le ciel.

J'ai peur. Le foudroiement menace ma vie et grimace autant que la hure des gros sangliers précédant la harde. Dans ce sommet, dans cette vaisselle à foudre, entre des arbres déjà calcinés, j'essaie de compter ma chance avec anxiété. Je la vois enfin, toute souriante, pleine de dents : un éclair encore plus proche qui zèbre le ciel, depuis les nuages éloignés jusqu'au col qui termine le replat, juste devant moi. La mort sourit, elle ricane avec un craquement puis d'une explosion, m'éteint le cœur ; je

cours, pour me donner une contenance.

J'essaie de penser à autre chose qu'à tous mes souvenirs de vieilles fermes dévastées par la foudre, de bûcherons brûlés sous un arbre, de boules de feu surgies entre cuisine et cheminée chez les voisins de mon grand-père, à Hallstatt.

Bonne idée que j'avais eue de mettre un macintosh vraiment imperméable. La pluie, une bête pluie, sous les lunettes, ne m'empêchera pas de penser. Plus vite. Penser contre la montre, avant la fin finale. Il est toujours plus tard que tu ne penses, toutes les heures blessent – « *omnes vulnerant* », la dernière zigouille « *ultima neeat* », ma dernière heure est venue, c'est ce que doit se dire Cronos, au moment de châtrer son père le Ciel – Ouranos – et de provoquer en lui ce spasme qui, en le séparant brutalement de sa femme Gaïa – la Terre – détermine la voûte céleste, la lumière du jour...

- Ad patres ? – dirait Chronos dans le scénario d'un procès qu'on ferait au Temps, que je m'invente pour oublier la pluie – Envoyer le Dieu du Ciel, mon père, ad patres ? Moi Cronos, le seul lien entre vous, les humains, cadavres en sursis, et le grand tout cosmique ? Sans mon geste, vous n'auriez même pas un centimètre cube où exister. En vous privant de moi, vous vous coupez de l'infini, de l'éternité, du tout, est-ce que vous ne voyez pas que je suis le seul ami de l'Absolu, moi que vous hébergiez ?

Rempli de la bouffonnerie administrative qui, chaque jour, m'abaisse loin du travail harmonique de Miléna, ce scénario mythique s'est imposé pendant que je courais dans les ruisseaux de boue, et malgré les éclairs qui se sont multipliés depuis le début de mon soliloque. Mais, me dis-je effaré, est-ce que la tempête et l'orage ne sont pas le signe d'un risque de retour, les cris de cette jouissance ignoble d'un monde d'avant le Temps, qui regretterait soudain de nous y avoir laissé exister ?

Quelles hauteurs ! Quels arbres dantesques ! Je n'ai plus aucun mal à imaginer la légende, d'un assassin tout puissant, d'un tronçonneur

meurtrier bavant son schnaps, dans ces bois innommables ! La forêt est striée de pluie et d'éclairs, et mes pieds trempés pressent mes chaussettes en chuintant, à la cadence de ma course de plus en plus rapide.

Suis-je enfin rattrapé par le fameux bûcheron sans visage qui me zyeuterait des mille yeux de l'Ombre ? Je me retourne vers le noir de la forêt.

- J'les ai sauvés, a dit Osphore de ses trois victimes, pendant son triomphe télévisuel...

Voilà, ça s'aggrave, l'orage... Broubroumm, oh, une gerbe d'éclairs !

Egon Perplex, héros mort à pied au boulot. Foudroyé par les chemins du devoir en philosophant. J'accélère encore, en me disant que j'aurais dû faire remarquer au faux facteur de Belliccus la route forestière qui sautait aux yeux sur son plan, au lieu de me laisser hypnotiser par un désir coupable de promenade arrachée à mon temps de travail.

Soudain, dans la lumière d'un éclair, je crois voir une silhouette, devant moi. Je pense d'abord à un promeneur, qui courrait comme moi. Après un virage, je ne vois plus rien. , aurait-il trouvé un raccourci ? Mais tout à coup, la foudre tombe tout près, j'ai le cœur qui s'arrête. Mille petites étincelles verdâtres silhouettent le stère de bois devant moi, les troncs des sapins et mes bras.

Et j'entends un cri atroce. De femme.

CHAPITRE DEUX : A moi les pépins, les épines, les orties !

« En fait la Justice, la Sagesse, tout ce qui est l'honneur des âmes, ne présentent aucun éclat dans leurs images d'ici-bas ; c'est tout juste si la faiblesse des organes humains permet à quelques gens, en s'adressant aux représentations de ces objets, d'apercevoir les traits généraux du modèle représenté. »

(Platon, Phèdre, Les Belles Lettres, éd. de poche, p 69.)

La veille de cette incursion (d'une certaine manière définitive) dans les forêts obscures qui surplombent la plaine de mon quotidien, et ainsi qu'il en va souvent à la veille des abîmes de l'histoire, je ne me méfiais encore de rien.

Pourtant, la présence matinale totalement inhabituelle de Babar en imperméable, tout seul dans la rue, minuscule au pied des bureaux, aurait pu déstabiliser un brin plus ma placidité. Mais en sermonnant le négligé de mes humbles godasses, en me signalant qu'il ne se tenait là que pour attendre du beau linge et de gros salaires, il anesthésie en moi toute la perception intuitive que son aspect aurait dû, tout au contraire, stimuler quant au caractère invraisemblable de calendrier bouleversant qui s'ouvre, là, précisément là.

Mon petit Egon, vous ne vous intéressez je crois ni aux reality-shows, ni aux séries télévisées.

Je...

Et pourquoi mépriser ce qui plaît au plus grand nombre ? C'est arithmétiquement fondamental. Nous, les humains, on n'a jamais été aussi nombreux. Ça a donc plus d'importance de savoir quel détail va changer dans le prochain épisode du scénario d'une série américaine que regardent quatre-vingt millions d'humains, mon petit Egon, que de savoir quelles conséquences ont tirées les rares couillons soumis dans votre genre qui depuis l'aube de la pensée s'interrogent sur le coupage de cheveu en quatre et se gargarisent de grands classiques dont la masse s'est toujours louablement contrefoutue. En face de l'Un, qu'est-ce qui se dresse, sinon nos sept milliards, cette foule qui paraît-il vous donne la nausée ? Le triomphe télévisé aujourd'hui ça concerne plus de monde qu'il n'y a jamais eu d'humains successivement depuis toujours, et même si on les réveillait tous d'entre les morts afin de les empiler, le tas des crevés ne fait pas le quart du tas de ceux qui respirent ce matin. Ah, Monsieur, je vous demande pardon, je vois que Marat me fait signe que je dois...

Le chef a une idée derrière la tête, mon ennui lui est indifférent, il voudrait continuer de m'assaisonner. Mais le sourire d'huître qui lui fend les bajoues m'est encore plus indifférent. Il me regarde avec insistance, voyant que je m'éloigne, une insistance telle que j'en trébuche quand même, en montant sur la bordure en granit du trottoir

Lorsque j'ouvre la porte du bureau, le téléphone y sonne déjà. Je me fais un peu mal au dos, en le décrochant trop vite, preuve qu'il me reste un peu de cet enthousiasme stupide et si mal reçu par les collègues.

Et alors quelque chose commence – mais là, tout de suite, c'est simplement le début du travail, la part de la laideur et du médiocre, l'immonde du crime : ça commence mais je ne m'en aperçois toujours pas parce que ça commence par le petit bout de la lorgnette. La voix anonyme d'un couillon balance dans mon oreille, dans le combiné de téléphone matinal, un aveu d'assassinat.

Le ton grasseyant fait que je ne raccroche pas aussitôt – un fou, tous les jours des fous, je les reconnais au premier rien, mais ce

gargouillis un peu gras posé sur sa voix fait un petit peu plus vrai que le ton, un ton d'eunuque obèse, et une diction universitaire. J'ai tout de suite à l'esprit et même dans le nez, l'image et l'âcre puanteur d'une charogne en putréfaction, une immoralité qui grouillerait de savoir comme d'asticots, et une immense mollesse en même temps. Une certitude d'en savoir assez pour ne plus se fatiguer.

La voix est en plus étouffée, par un chiffon probablement, comme si le type avait peur que je le reconnaisse :

C'est Monsieur l'Inspecteur Perplex ?

Oui ?

Osphore. Télémaque Osphore, Monsieur. Il... il a dépassé les bornes.

Qui ?

Mon père, Monsieur. Papa Osphore ! Encore une fois – Ha ! Et encore une fois – Ha ! Ha ! – Et pourquoi se serait-il gêné, hein ? Tralala ! Et encore une fois. Ah, comme il était content de me châtrer ... ça l'a toujours fait jouir de cracher sur mes bornes...

Pardon ?

Depuis que j'ai... Mais quoi ? Depuis que je suis né ! Depuis bien avant que je ne naîsse. Et ce con, oui, je dis ce con, et ce con, avec sa voix de con, il a tranquillement dépassé les bornes, il m'a de nouveau dit, voyez-vous, avec sa voix de con : « Tu n'arriveras jamais à rien, fils. » Il m'a dit : « Les grands leaders, on n'en a plus besoin et de toute façon t'as pas l'air d'un homme d'Etat, malgré toutes tes belles études, quand t'essaies de parler à mes copains, t'as l'air d'un télévangéliste. » Hi ! Hi ! Hi ! Qu'est-ce que vous voulez ? Moi j'en ris. Et ma mère, cette pauvre femme, encore une fois, elle a voulu faire semblant d'être ok avec le patriarche. Hi ! Hi ! Hi ! Quelle contrainte ! Toujours être structurellement obligée de faire semblant de le trouver génial. Et quelle infinie pitié ai-je pour elle depuis toujours, justement. Ces gens si puissants mais trop simples. J'ai tué mon père, inspecteur Perplex. J'ai tué ma mère puisqu'elle se sentait obligée de hurler, comme s'il était encore là pour nous voir, alors qu'il était allongé dans la flaque de sang. Elle qui me chérit tant, et moi..., et pi j'ai tué la gouvernante, quand elle m'a regardé avec son air bêtasse. Ça leur a fait un bien fou. Mais

comment l'être humain a-t-il pu à ce point régresser ? A se demander si on ne devrait pas accélérer les processus globaux de réduction de l'espèce, mon cher... tous ces gens qui existent tellement peu...

Et ça raccroche. Je n'ai absolument pas le sentiment qu'il faille identifier l'origine de l'appel, tant l'ignominie et la haine familiale révélée soudain, là, me remonte au plus profond, racines, image des jalousies au village, chez moi, dans le Salzkammergut, mais en mascarade. Français ce type ne se sait même pas simulateur. C'est un plaisantin, un fantaisiste, celui qui n'a jamais connu le Danube, jamais mastiqué nos charcuteries...

Depuis si longtemps, quand je me réveille c'est souvent comme là, en sursaut dégoûté, du monde pourtant déjà très intranquille de mes rêves. Je parviens à rester alors et grâce à la rétention brève de quelques images oniriques, comme un taureau qu'on vient de poignarder, empli envers et contre tout d'un sentiment de centralité formidable. " L'homme ? L'ombre d'un rêve !"

Car la nuit m'enhardit. Son abominable rempart de cauchemars crus protège ma fermeté de jugement contre les distorsions monstrueuses et immorales qui feront l'essentiel du jour, c'est ça, la nuit distribue en douce les seules indications essentielles à mon infect labyrinthe existentiel. Pendant une bonne heure après le réveil, je crois encore puissamment à mon existence.

D'ailleurs , quelques instants après avoir raccroché, je reste persuadé que ces aveux, d'un personnage au prénom tellement ridicule, ne justifient pas que l'on démarre la moindre procédure - je répète, tout seul : Osphore... Osphore ?

Mais pourtant je passe dans le bureau de Marat pour lui piquer son dictionnaire. Faut-il décomposer « Osphore » en *os*, « la bouche, le visage », et *phorein*, « qui porte »... Je me représente alors très bien le psychopathe du matin, visage bulleux et stupéfait d'une lune grassouillette, portant sa bouche arrondie en « Oh ! ». Être malfaisant,

peu crédible (je continue de ne pas vouloir me préoccuper professionnellement de l'origine de cet appel) et totalement inerte, d'un infantilisme grotesque, ne commettant évidemment aucun vrai meurtre, au sens mitteleuropa du terme, occupé dès l'aube par des succions hypercaloriques et des chavirements complaisants dans la nostalgie de ses premières tétées. Et voilà la seule question qui me mitraille, qui me larde de plaies saignantes : combien d'énergie matinale l'appel téléphonique de cet abruti m'a-t-il déjà saboté ?

- La journée n'a nul besoin de travaux, marmonnai-je à part moi. Lajournénanulbesoindeutravô... Ne devrait pas en avoir besoin...

Je le sais : il me suffit d'observer Miléna, ma belle aimée. Je le sais, convaincu par les splendeurs qu'elle élabore, pratiquant huit heures de violoncelle chaque jour. Je le sais, les splendeurs luttent contre le crime plus efficacement que ma besogne policière, que n'importe quel pragmatisme, que tous les ménages du monde, fussent-ils ceux des écuries d'Augias ou de la corruption planétaire - Miléna remonte d'une nage tranquille aux sources de l'Art. Miléna stratifie nos fondations ultimes en les mariant à la cause de tout, allez, allons-y, tiens, vive le superlatif !

Quelques mois de vie avec elle m'ont fait apprécier l'efficace de son rayonnement auprès de la galerie des visages optimistes de ses élèves.

L'originalité majestueuse de ces apprentis musiciens finira bien un jour par me donner l'audace de fuir devant la cacophonie sociale qui fait l'essentiel de mon boulot.

D'autant que le mystère savoureux, lambrissé en marqueteries de vieux chêne, qui s'exhale des appartements historiques où elle m'a accueilli, renforce aussi progressivement ma sensation d'être devenu indifférent à toute interprétation, moderne et donc trop hâtive du monde policier des faits divers. Je sens qu'il faudrait que nous nous foutions consciencieusement des règles grotesques de ce monde

bousculé et de son judiciaire canon d'inemployables laideurs procédurières.

La plus incroyable des élèves de Miléna, c'est Hakiko. Une métisse rare, aussi chinoise que japonaise, sourcilleuse comme un écrivain nippon qui ferait l'éloge de l'Ombre et de la patine.

Mais torturée d'exigences dialectiques invraisemblables comme un moine Tao gravissant précautionneusement les montagnes de la Chine.

Avoir croisé cette complexe personnalité confucéenne, taoïste et zen, cela aurait dû, comme l'incongruité de la présence ce matin du patron au pied de l'Hôtel de Police, aurait dû -ou au moins pu - me préparer à la gueule d'ogre qui bée déjà devant la journée fatidique qui débute. Mais tous ces oracles ne l'atteignent pas.

Hakiko est dévorée par le souci, m'a-t-elle dit, de se construire une profondeur musicale aussi vaste que l'orient dont elle n'a rien appris ni par sa famille, ni par ses amis. Ses parents adoptifs, deux européens, n'ont pas su l'initier aux idéogrammes.

Elle prétend que le gain au loto retentissant et invraisemblable par essence, qui les a transformés récemment en financiers dorés sur tranche, lui paraît dérisoire, futile, une perte !

Au moment même où ses parents changent de statut social en accédant à la jet set, et veulent bouleverser son mode de vie, elle commence à être abordée par des chinois et des japonais qu'allèchent ses charmes naissants.

Ils lui dévoilent d'une seule déchirure et sans qu'elle puisse jamais leur répondre dans leur langue, l'immensité de leur monde dont ils la savent issue, de leur écriture qui lui donne le vertige. Elle mesure la différence de leurs héritages alors qu'ils croient voir en elle la résurrection des courtisanes de la Cité interdite ou bien d'une geisha spectrale.

Le raffinement infini d'Hakiko n'empêche pas sa blouse de les

ouvrir aux perspectives d'un corps sensuel et rigolard.

Moi, le salzbourgeois qui n'a pas pu devenir Mozart, moi je sais mieux que personne combien elle se retrouve seule avec le hasard, son père.

La Fortune lui semble un cadavre, le blanc et le jaune d'un œuf familial qui l'emprisonne soudain.

- "Il n'est pas nourrissant, le cadavre de Fortune", dit-elle...

L'ignorance du nom de son père, et l'ignorance, même s'ils sont changeants comme vagues océanes à chaque génération, de la moire troublante des noms des mères ne lui disent jamais sous quelle identification exister en face de la douleur et de la mort...

Ce qu'il y a chez Miléna, et qu'il n'y a absolument pas en cette apparence de Commissariat où nous errons quotidiennement avec le souci approximatif, avouons-le, d'enquêter, c'est que Miléna effleure, quand elle saisit son archet, la dignité même qui justifie tout acte humain. Miléna périme avec la beauté de son chant tout crime.

Elle le marie par ses accords, en le plongeant dans les gouffres du sens et de la tragédie. Une dignité que les larmes et le chant rendent au monde qui s'était oublié lui-même, faute de mémoire.

Cadavre de Fortune : infortune, ce monde abandonné aux fauves.

Lors du premier concert de Miléna, il y a trois ans déjà ! - la splendeur de son jeu m'avait rappelé la folie de mon plus beau moment adolescent de théâtre, j'étais encore étudiant, oui, c'était " Le Roi Lear". - et j'ai l'impression aujourd'hui que cette représentation du « Roi Lear », où j'étais allé la première fois par accident, m'avait préparé à accueillir un jour ce concert de Miléna. Où elle comparerait la musique de Bach à l'écriture de Spinoza ! M'avait préparé à croire, quand ça surgit, le vrai, le gigantesque de notre pure condition humaine.

Merveille, aube, lever du jour mental, quand, comme Matthias Langhoff, le metteur en scène de cet inoubliable « Roi Lear » de Shakespeare, en 1985 – Miléna désobstrue l'incompréhensible ciel d'interrogations nuageuses pas même formulées dans ma banale

cervelle – elle me fait dévot d'azur. Plein d'attente.

Hélas, hélas... Immédiatement après le coup de fil matinal du paranoïaque obèse dans mon bureau, et pendant que je marche encore en rond, commençant à hésiter raisonnablement, et donc à deux doigts d'entamer les démarches adaptées vis-à-vis du coup de téléphone psychopathologique d'Osphore, notre commissariat s'est rempli, lui aussi, des accents de la culture, du théâtre, de l'âme et de la pensée. Le mécanisme majestueux s'est enclenché sans même que j'en ressente un seul frisson.

Le mécanisme des mécanismes.

- Egon, Babar t'attend, dans son bureau.

J'y file.

La porte du bureau du patron s'ouvre, comme un rideau de théâtre, et me dévoile toute une petite troupe masculine, déguisée en grands bourgeois parisiens. Ça devrait me mettre la puce à l'oreille : mais non, je pense encore vaguement au fou.

Babar, d'habitude si faussement courtois quand il y a des témoins, Babar ne sourit pas. Quatre figures masculines outrageusement élégantes l'entourent – dont le préfet. Je me demande vers quel passé on va. Aux avenues du pouvoir parisien les dress-codes reconnaissants... Oui, c'est cette élégance de cour qui fait chaque jour, en France, le monument mémorial à la démocratie que leur nature convenable assassine.

Et à ce moment, Babar me balance le pourquoi de cette réunion de gros salaires :

Egon, votre compagne a été nommée cette année pour composer et écrire la Grande Tragédie de Pergame...

Je m'assieds sur la chaise qu'heureusement un des types m'a tendue en me voyant tanguer : car asseoir n'est pas le mot juste, je

tombe, assommé. Deux barres de fer viennent de me taper, là, au creux des genoux, qui fléchissent tout seuls. C'est le monde, qui bascule : Miléna, nommée pour La Grande Tragédie de Pergame ?

A la chute de mon cul sur la chaise, et à cette chute seulement, je sais que Babar vient de dire quelque chose d'irréparable, qui m'a terrassé, que j'ai immédiatement oublié, qui revient comme un cri. Même si, tellement puissant le venin d'Osphore, je n'arrive pas à m'extraire tout à fait de son coup de téléphone poisseux. Interloqué, je regarde lentement, l'un après l'autre, les hauts fonctionnaires réunis là.

Sans le vertige qui m'a fait tomber dans la chaise, ce serait d'ailleurs comme si personne n'avait rien dit : le silence, un silence aussi vieux que la Mecque, le Vatican, Jérusalem, Bouddha, Socrate. Il n'est pas possible que j'aie réellement entendu cette annonce. Car qu'est-ce qui pourrait bien concerner Miléna, dans l'anachronique rituel de la Grande Tragédie de Pergame à laquelle assistent – c'est tout ce que j'en sais – la quasi-totalité des chefs d'Etat ? Miléna ma si secrète ?

Oui, tous les chefs d'Etat, mais depuis bien avant que ces états n'existent, n'aient leur nom, bien avant que leurs langues n'aient fondé leurs peuples. Je sens ma chaise trembler. Cette tragédie qu'on joue à Pergame. Dont la commande s'abattra sur Miléna. Sans qu'elle ait rien fait, ni dit, ni publié, juste son concert il y a trois ans et ses cours particuliers.

La pensée, en quelque sorte, du monde entier. Qui tomberait sur elle.

Si Babar m'avait dit par exemple que, depuis trois ans j'habite au pôle Nord, mais qu'une drogue m'a empêché de m'en apercevoir, ça m'étonnerait moins.

Comment ? La littérature... Comment ? La tradition immémoriale de la pensée, de la représentation, comment ? Cette institution pourrait nous concerner autrement qu'au secret de nos petites vies isolées ? La Tragédie de Pergame concernerait Miléna, la violette la plus timide des

prairies mélomanes !

C'est comme si elle recevait un prix Nobel sans rien avoir jamais publié. Elle qui au contraire a toujours refusé de se déplacer vers aucun jury d'aucun conservatoire. D'écrire une seule lettre à quelque apparatchik du monde musical.

Et pourtant, écrasé sur ma chaise, j'ai immédiatement et très bien senti que c'est vrai. La profondeur sincère de ce qu'exprime Miléna manque plus au silence du monde que le monde ne lui manque.

Les agents du ministère, en leurs tenues de laquais, ne sont donc réunis dans le bureau de Babar que pour me dire ça.

Je sais bien entendu mieux que personne la valeur de Miléna, sa rareté, je sais que son nom finira par être familier aux hommes.

Et je sais quelle chance ils auront.

Miléna, on n'en rencontre pas une en mille vies – Hakiko elle-même me chuchotait il y a deux semaines qu'elle a eu plus de chance, en l'ayant choisie comme professeure de violoncelle, que n'en ont eu ses parents lors de leur retentissant gain au Loto.

Mais toute l'admiration que j'ai pour Miléna ne m'empêche pas de mesurer l'énorme dissymétrie entre son travail isolé et la masse de toutes les pensées littéraires qui se sont succédées déjà sous l'égide des tragédiens de Pergame !

Vous l'apprenez un peu avant elle, poursuit Babar. Les prélats pergaméniens arrivent en train spécial tout à l'heure, pour le lui annoncer. Leur autorité suprême n'est venue qu'hier, et très discrètement, à Paris. Et s'est rendue au ministère où personne n'était au courant. Evidemment. Vous imaginez leur stupéfaction. Le directeur de cabinet du Ministre a dû confirmer trois fois la réalité de la nouvelle au président. La nomination sera publique dès demain. C'est assez embarrassant parce que, vous voyez Egon, c'est la première nomination d'un européen depuis.... je ne sais même pas depuis quand...

Il se tourne vers le plus âgé des visiteurs :

Depuis Waterloo, monsieur Pachy !

J'arrive enfin à articuler :

La Tragédie de Pergame ?

Le patron continue, un peu sarcastique :

Le bidule, ouais... Quelle montagne d'emmerdements ! J'avais oublié que ça existait, ce truc. Pas vous ? On n'avait que ça à faire, peut-être ! Vous lui direz, à votre Miléna qu'une autre fois... Enfin non, là, immédiatement, ne lui dites rien, rien. Rien !

Le patron regarde en coin les hauts fonctionnaires occupant de leurs costumes rayés la droite et la gauche de son bureau – décoré d'un tapis persan que je vois là pour la première fois. J'entends encore « depuis Waterloo » et me représente la galerie des costumes dont sont attifés, sur les gravures, les gens de cette période-là, les emplumés de Napoléon. Justement un peu la même élégance que celle du gibier de cabinet ministériel dépêché vers notre petite ville aujourd'hui... Ce sont ces mondains hors d'âge (peut-être cela leur permet-il de se mesurer à l'antiquité des Lettres) qui, sans s'étonner du tapis luxueux ornant le bureau du patron, répètent avec véhémence après lui, mais en mettant un accent circonflexe sur chaque voyelle : « Rien, Pêrplêx, ne lui dyîtes rhên... Rhên. »

Quand même, Egon, s'enticher d'une intello, c'est lamentable. Si ça fuite, de quoi va-t-on avoir l'air ! Bon... Buvez-le, votre champagne, maintenant. Voilà. Et puis relevez-vous de cette chaise, Egon, enfin. Allez... Au boulot ! C'est convenu avec monsieur le préfet. Vous abandonnez tous vos dossiers et vous allez assurer la surveillance rapprochée de votre amie pendant son odyssee.

Sa quoi ?

Et oui ! Parce qu'elle va quitter la ville, assez vite, j'espère ; elle doit ensuite aller à Venise et puis de là en Turquie. Et il est indiscutable que vous êtes le mieux placé pour...euh... Enfin, à condition qu'elle accepte la nomination des moines de Pergame.

Le type à sa droite continue :

Vous avez raison, Pâchy. C'est vrai. Mais on n'â jâmais vu quelqu'un refuser. Là pensée humaine êst toûjôurs d'âccôrd, quand on lui suggêre

d'être représentée. Quel bordel si je puis dire, quel bôxon. Même moi, figuréz-vous, il y a eu une période où ça m'a démangé, d'écrire. Donc je ne lui jèterai pas la pierre, Pêrplêx. Les âcadémies incarnent l'âsservissement dans lequêl nous sômmes tous, et vôtre amie, Pêrplêx, prôbâblement aussi, vis-à-vis de tout ce qui est représentation ! Encôre une chance qu'elle ne soit pas spôrtive... S'il s'agissait d'une âthlète, ce ne sont pâs deux ou trois manifestations quê nous aurions à âffronter cette nuit dans les rues, mais une émeute. Enfin ... ces tragédiens ont beau être âssez emmêrdants, ce qui doit rester confidentiel entre vous et nous...

Tragédiens ?

Les moines de Pergame, reprend Babar. Egon, écoutez-moi : il faut que vous en sachiez un peu plus.

Le type l'interrompt de nouveau :

C'est pour celâ, surtout que nous sômmes venus. Les gens qui auront â se charger de protéger la Rhâpsôde, elle qui va représenter dès ce soâr ce qui rête encôre de convulsion littéraire en ce bâs monde, doivent être mis au courant de certains détails, cômment dire, plus que fâcheux. Et le plus tôt étant le mieux, hônorable Monsieur Pêrplêx, il faut qu'immédiatement vous âlliez vous mettre un peu au courant des risques que vôtre Milénâ encourt dôrênavant.

Quels risques ?

Mais, posant la question avec une naïveté de façade, je sais déjà que depuis l'annonce, je ne suis plus pareil.

Ces cinq types, eux, sont encore prisonniers de leurs fonctions, de leur cravate, ils se croient investis d'une bataille. Quand moi, j'habite ma mort. Ils n'ont donc plus rien à voir avec la nouvelle identité de Miléna – dont l'incandescence me rôtit. Le ministériel parle de risques ? Je suis devenu l'aventure même. Ça flue dans mes veines.

Miléna flambe du risque de toute pensée depuis toujours.

Son panache m'adobe ce matin. Les risques du savoir, je les prendrai. Le savoir, c'est d'aimer. Je me sens aussi cuirassé qu'un

dragon, mais dans la plus terrifiante des solitudes, des retraites, des abandons. Le savoir dont Miléna endosse l'héritage humain fait de tellement de représentations, c'est une caverne qui brille. Et j'ai soudain une tranquille impression de lumière, là dans ce fatras de contraintes administratives empilées au ministère, une foule de jolies lampes se sont allumées...

Le savoir auquel le sublime nous marie dans un tintamarre, c'est de ne plus être la dupe de l'idéal, des fantômes, de l'ombre de tout ce qu'on rate. Et c'est ça, oui, c'est ça dont les pergaméniens sont les chantres. Alors que les cinq en veston, là, ils sont les chantres de l'ignorance. Une ombre d'ignorance jalouse et combattive, de guerre nationale, mais au fond une ombre universelle. Des chantres châtrés, armés de la certitude sociale d'avoir raison, la raison du grand nombre, la raisonnable, la tueuse implacable ! Fonctionnaires raisonnables de cette inconscience morale faite pour rester un bourreau sans remords, ils jouissent sous mes yeux de pouvoir dominer tous ceux qui, se posant la question du sens, tremblent. Tous à l'abri de leur propre aveuglement.

- Votre copine, Perplex, elle ira en train travailler à Venise d'abord. Les gens de Pergame réclament toujours cette étape. Ensuite, la Grèce, enfin l'île de Naxos. Et puis navigation jusqu'à Pergame. Ça a l'air pépère, vous dites-vous, c'est pour ça que vous prenez cet air idiot ? Vous vous gourez mon petit Opj, c'est le contraire de vacances, qui s'annoncent pour vous.

- C'est le danger absolu, c'est le pârâdïgme, euh...

- Mais n'espérez quand même pas une prime, hein...

Babar semble chercher ses mots, puis, dégoûté :

- Arrêtez de regarder le plafond. Allez-vous cultiver. Leur organisation c'est un truc d'un autre temps. Ce qui me rassure, je vous le répète messieurs, finalement ça n'est qu'un jury littéraire. Mais bon comme ces crétins donnent leur guignol devant tous les dirigeants, comme les chefs d'Etat ont vraiment besoin d'aller là pour avoir l'air de quelque chose... Alors évidemment on est obligés de se dire qu'à ce

niveau-là le littéraire pourrait devenir presque aussi grave qu'un match de foot...C'est pour ça que vous faites cette tête, Egon ?

Le patron a l'air fatigué. Je ne réalise que maintenant les cernes gigantesques et noirs qu'il a sous les yeux. La lumière de son bureau est trop forte. Je hais les plafonniers. Mes tempes vont éclater. Si l'institution majestueuse, vénérable et presque inhumaine qu'est la connaissance - et son sous-titre la tragédie - fait virer le destin de Miléna sous ses gros phares, ne suis-je pas amené à participer tout d'un coup moi aussi à cette sorte d'organisme vivant. A cette pensée humaine, à la seule entité qui, me paraît-il enfin, existait avec intensité en ce monde de dupes ? A chacune de mes respirations, chaque articulation de mon corps grince, comme si on m'avait revêtu d'une toge en ferraille.

Je me mets debout. Je quitte le fauteuil. Une innocence sacrée aussi vénérable que le monde coule-t-elle dans mes veines ?

Je viens de comprendre ce que signifie le mot de représentation. Ce qu'il signifie depuis la première main peinte dans la première grotte de bien avant Lascaux peut-être. Dans le cerveau du premier gus qui a cru devoir se prendre pour quelqu'un. Et se représenter à lui-même qu'il pourrait bien se la jouer. Je suis dépositaire de l'Idéal avec un I plus grand que la tour Eiffel.

Le patron reprend, sans s'être aperçu en rien de ma métamorphose :

J'ai dû rameuter trois compagnies républicaines, pour tenir la ville dès ce soir, quand les fêtards débarqueront, quand le monde entier aura appris que votre Miléna fait les frais de l'idée abracadabrante des Moines de Pergame...

Un des personnages l'interrompt :

Il est invraisemblable que ce clergé, depuis deux mille cinq cents ans, continue à faire donner la grande tragédie...Tellement de savants ont fait la démonstration d'une disparition du genre tragique. A Pergame, vous verriez...

Oui, poursuit son voisin, un quinquagénaire blême et squelettique. Le

grand public ne sait pas grand-chose de tout ça. Les Pergaméniens imposent un certain silence autour de leurs décisions, et ils choisissent leurs écrivains – ils disent leurs rhapsodes, ou leurs aèdes - presque par magie, de façon télépathique, disent-ils. Le propos tenu lors de chaque représentation à Pergame en devient d'autant plus fascinant. C'est vraiment, vous verrez, monsieur Perplex, un théâtre pour les princes, je veux dire un théâtre où les princes se sentent vraiment princiers. Principaux. Premiers.

Allez voir votre collègue Marat, reprend Babar, il vous expliquera, il a de la doc... Et fermez la bouche.

Il éclate d'un rire nerveux en regardant, effaré et par en dessous, le fonctionnaire qui venait de parler. En même temps il me fait signe de la main que je peux dégager. Au moment où j'arrive dans le couloir, l'homme efflanqué qui se tenait près du préfet me rejoint :

Cette machinerie tragique, comment dirais-je, spectaculaire, elle est infernale vous voyez. Je vous le dis parce que, dans ma famille, beaucoup de gens en sont morts. C'est un monstre qui expose n'importe qui n'importe comment, et j'ai bien vu que vous trembliez...

Babar, et le préfet sont sortis à leur tour du bureau. Ils me regardent sévèrement, mais eux, toujours sans se rendre compte que je leur ai échappé. Babar coupe la parole au maigrissime :

Bon, foutez-lui la paix, Altorffer. Et vous, Egon, dépêchez-vous. Il vous reste tout au plus deux heures, pour potasser notre docu sur eux.

Mais sur qui ?

Sur les moines de Pergame.

C'est où, c'est en Italie ?

Non, non, en Asie Mineure.

CHAPITRE TROIS : Avoir des tuiles bouffonnes, ou bien alors plutôt être locataire du tragique ?

Dans le bureau de Marat, assigné à trois gros volumes impeccablement reliés dans les années quarante par nos propres archivistes, je mesure avec le sentiment d'un impardonnable retard combien c'est l'étendue de mon inculture qui pourrait bien mettre aujourd'hui Miléna en péril. Et je maudis le temps qu'il va me falloir uniquement pour les feuilleter.

Un bataillon de fanatiques jaloux de sa gloire grouille, qui vont haïr Miléna dès qu'elle sera connue, l'époque est à ça, mille crétins sont certainement déjà en train de planifier mille châtiments pour punir Miléna dans l'œuf. Pour asservir à leur ignorance, l'audace créatrice que recèle forcément la pensée de tout nouveau rhapsode.

Je parcours trois pages - et quoi ?

Pergame est ombilic.

C'est-à-dire le point où le grand frisson d'un pieu axial cosmique ferait lien entre le sacré céleste, à priori invisible mais quand même par là-bas souvent très bleu, et le profane, le terrien, un peu plus enchanté en ce Pergame que partout ailleurs. Un endroit où tout aurait, soudain, du sens.

Dans cet ombilic-là gigote un des berceaux de la tragédie. On en aurait joué, très tôt, sur ces collines.

Un renvoi en bas de page précise que l'apparition de la Tragédie coïncide cependant avec celle de la démocratie athénienne.

La démocratie serait d'inspiration céleste ? me demande mon collègue éternel de bureau, Marat en mâchouillant un crayon de couleur bleue.

Le pénible glouglou de ses lèvres épaisses et constamment mouillées, m'empêche de détailler le paragraphe suivant consacré à ce qui serait essentiel dans l'entreprise tragique. Je n'arrive pas à comprendre : est-il essentiel dans la Tragédie, d'exalter la compassion des hommes vraiment généreux devant le quotidien pilon qui ampute de toute la joie les damnés de la terre ?

Ou bien est-il essentiel d'y vanter la jouissance ascétique des hommes avertis et connaisseurs qui essaient, très philosophiquement, de partager l'impassibilité d'enclume du Ciel ?

De faire comme ce ciel qui s'en fout lorsque, sous son éclatante lumière, impalpable mais souvent très bleue aussi, on nous écrase, on nous assassine, on nous ridiculise.

Car – que sa lumière soit mille fois bénie pour les éclairages qu'elle nous apporte et la peau bronzée des filles - mais on nous y martyrise, sous cette lumière du soleil.

Au fil de machiavéliques luttes, on nous y éviscère. On nous y fait bouillir au feu de maladies innommables. Et même en l'absence (rare, invraisemblable, jamais réalisée) de toute torture, de toute guerre et de toute maladie douloureuse, c'est sous ce ciel qui s'en fout que nous sommes pourtant torturés, quelque banal et obligatoire qu'il fût, par le deuil des gens qu'on aimait.

Qu'ils meurent au mieux, qu'ils s'éteignent dans des conditions optimales d'anesthésie ou de transcendance ? Qu'ils disparaissent sans un gémissement ? Qu'ils s'éteignent tout simplement dans leur fauteuil ? Cela ne change rien à notre douleur puisque nous les aimions. Ça nous laisse muets tout autant et ça laisse triompher les amputés de l'amour.

Je saute un chapitre. Quoi ? J'avais raison, dans le bureau du chef ?

Ces théâtres de Pergame, en étant les premiers tragédiens de l'histoire grecque, ne sont rien d'autre, en réalité, que les dépositaires de toute représentation, fut-elle mentale ?

Mon rapport est policier, stratégique, diplomatique. Il stipule :

"La littérature participe, comme une sorte de métaphysique ultra-abstraite mais essentielle, à l'activité biologique toute simple qui fait l'énergie de la pensée."

A cette oxydation, précise le texte hyper-chiant que j'ai sous les yeux, à cette oxydation qui fait, en même temps que les pensées de l'homme, toute lumière, cette oxydation qui fait le soleil et ses photons... et cette oxydation rouille le monde, le dissout !

Quoi, l'énergie première et incontestable de notre attention au monde, aux autres, cette énergie bizarre qui permet les mouvements de notre pensée, qui nous a fait accéder jadis au discours puis à l'écriture et à toute notre créativité, quoi, cette énergie organisée en son summum au sein de notre littérature, elle ne flamboie à l'idée de fomenter de nouveaux spectacles et des discours inouïs que pour dissoudre, encore un petit peu mieux chaque jour, le monde qui existait avant notre passage ? Penser ce ne serait que bouffer ?

Nous penserions pour trahir le monde ? Nous le siroterions dans un jeu calorique de plus en plus parfaitement lumineux ? Héros, le Héros, dit mon texte, désigne dès lors ceux qui ne le sont pas comme de vils salopards ombreux.

Ceints de cette certitude argumentée, la massue du héros s'abattra sur la gueule de ceux qu'il convient d'effacer. Mais sans autre raison que la faim éternelle qui, depuis le big bang, émiette le monde comme par une faim éteignable ?

« *Pourquoi les académies, pourquoi Pergame.* » : c'est le second chapitre de mon pensum.

La mort, si grave et dont le souffle nous agite comme des blés sous l'orage, n'est qu'un rappel à l'ordre.

Un cri, que poussait déjà certainement le monde vide et glacé des premières secondes. Ceux qui en sont le plus conscients, les gens de pensée, ont fondé Pergame, soit, finalement, une sorte d'Ordre qui prétend incarner ce rappel - et c'est ça, Pergame.

Pergame est une élite dénuée de tout souci prosélyte. Une organisation savante mais ésotérique. Elle rassemble les philosophes les plus secs, les rarissimes techniciens comprenant Einstein, la physique quantique, et l'effrayante obscénité d'un temps qui serait relatif. Ce sont eux qui, après avoir peint les premières mains dans les grottes de Lascaux, en sont aujourd'hui à mettre la lumière en équations. Leur monde intellectuel est devenu plus impénétrable que la plus vaniteuse des religions. Et leurs armes...

Malgré toutes les persécutions dont les lettrés ont pu se dire victimes et malgré leur constante soumission à l'ignorance cuistre et avinée des gens de pouvoir, ils leur sont toujours resté nécessaires. Ce clergé continue de pulluler en multipliant des paradoxes de plus en plus irrespirables. Quand on croit en avoir fini avec le savoir, quand les cuistres pensent avoir tué ici toute pensée, elle ressurgit ailleurs, nécessaire. Les mêmes paradoxes qui leur ont permis de théoriser des armes de plus en plus massives, font aux savants une sauvegarde persistante. La tragédie – disent-ils - c'est qu'il ne suffit pas d'être né pour être coupable... La tragédie, c'est que l'individu n'a rien à voir avec ce que lui et les siens se racontent ensemble sur lui-même...la tragédie c'est que toute représentation demeure aussi incomplète que la précédente, et dévore chaque fois son auteur.

Je m'étire, réalisant alors en le heurtant avec mon poing droit, que Marat lisait tranquillement par-dessus mon épaule, la joue colorée de bleu par le crayon qu'il n'a pas cessé de suçoter.

J'en arrive – toujours sous les régressifs bruits des babines de Marat - à la conclusion solennelle d'un premier volume relié : « Les tragédiens de Pergame n'ont pas seulement leur public - les gens de

culture – comme interlocuteurs, mais avant tout le Non-sens.

Ils parlent au Non-sens.

Ils sont seuls avec lui depuis l'aube de l'humanité.

Donc, interroge bêtement Marat qui est encore dans mon dos, c'est précisément le Non-sens, qui fonde la Tragédie.

'Coute Marat, j'en ai assez lu. Ce truc est merdique. Le seul vrai drame, le voilà : Miléna va se retrouver montrée du doigt par tous ces surdoués. Je n'ai plus qu'à attendre l'attentat. On n'a même pas de porte blindée à la maison, l'autre jour on a trouvé un claudio qui s'était endormi dans notre baignoire, tu vois ? Si ça se trouve y a déjà des spécialistes de la Tragédie, qui sont en train d'essayer de la tuer avant qu'elle soit élue...

Marat, mielleux, me tend un café. Il me tient des propos géostratégiques. Il dessine négligemment mon portrait avec les fusains qui ne le quittent plus depuis qu'il est jaloux de me voir fréquenter une musicienne :

Tu as pas tort, Perplex...Le patron t'a dit ? A la tête des tragédiens de Pergame, ils ont placé depuis cinq ans un asiatique. Déjà que le Dalai-lama énervait la république populaire de Chine...

Il a l'air illuminé, et je réalise que j'ai la bouche ouverte à l'entendre s'interroger ensuite sur la nature confucéenne ou pas de la compassion tragique.

Mais te bile pas trop, tu sais. Les rares tarlouzes qui ont le ticket d'entrée aux trois temples de Pergame, ils y vont par superstition. Ta copine et ses œuvres, ils s'en contrebranlent. C'est la superstition, qui compte. Ils vont là-bas pour guérir, pour pas tomber malades, pour être réélus.... Il y en a même qui consultent en secret les onirologues qui sont là-bas.

Les onirologues ?

Ouais, ils font analyser leurs rêves. Y a des divans de marbre, dans un des temples. Mais ils font ça, je te dis, plutôt pour guérir d'une maladie honteuse, tu vois, d'une panne sexuelle ou même d'un cancer...M'enfin

c'est vrai que le coup d'avoir mis un thibétain à la tête de Pergame, ça gonfle les chinois et il y a des tensions donc...

Apparition de Feuzieux sur les toitures en queue de castor.

J'ai couru dans mon bureau. J'ai appelé le seul homme de cette ville en qui j'aie encore un petit peu confiance : Feuzieux.

Pour le supplier de foncer dans les ruelles pavées de la vieille ville où se cachent nos amours tranquilles, à Miléna et moi et qu'il y assure la protection rapprochée de Miléna maintenant que l'énorme projecteur des médias va être braqué sur elle.

Feuzieux, l'homme que j'ai fait jeter en prison dix-sept mois naguère, répond aussitôt à mon appel. Comme j'en étais sûr. Il laisse tomber en direct, pendant que je lui parle encore, l'équipe de la boîte d'intérim avec laquelle il soudait des cheminées.

Bien sûr, c'est grâce à moi qu'il a pu apprendre à marcher sur les toits – mais c'était, je dois l'avouer, pour tenter de s'évader de la taule où je l'avais fait coffrer, même si ensuite je lui ai fait avoir sa formation de réinsertion, d'autant que la directrice de la prison, dont il était un peu amoureux je crois, l'avait convaincu de s'inscrire à un atelier de zinguerie, pour passer moins de temps à regarder les documentaires télévisés, qui font toute sa culture.

Feuzieux part immédiatement faufiler sa dégainée dégingandée, un flingue dans le falzar, sur les tuiles surplombant l'appartement de Miléna.

Un quart d'heure après, à peine, il me rappelle alors que je suis retourné plancher dans le bureau de Marat.

- Pauvre couille, si tu voyais ce que je vois !

- Ne m'appelle plus jamais pauvre couille, Feuzieux.

Chauffé par le soleil du soir, mollement allongé sur les tuiles vénérables, il profère sardoniquement :

T'es encore coincé au boulot, le flic ? Ça te rend poète ?... Ah ! Si tu savais comme je suis bien, là, dans les toits... T'as une idée de pourquoi ils ont choisi ta copine, les bonzes ?

Oui. Je crois que je sais. Elle est hantée par deux autobiographies...

Quoi ?

Depuis quelques mois je la vois lire et relire, je l'entends ressasser et parler sans cesse de deux rescapés des camps nazis. Pas n'importe lesquels, sa propre grand-mère d'abord, dont elle vient de retrouver le journal de bord- et puis un type dont elle a acheté les mémoires.

Il raccroche, et savoir Feuzieux en embuscade me fait retrouver un peu de sérénité.

Dans le deuxième volume, que vient de déposer Marat sur le bureau, je découvre qu'en gros, à Pergame, par le fait le l'action constante de la multitude obsédante des vagues, certainement, des collines un petit peu arides ont fini par se hausser le col, jusqu'à dresser un couvert de fête à leur sommet, sous la forme essentielle des marches éclatantes de blancheur du théâtre des théâtres, celui de l'Asclepieion.

Et là-bas, malgré le mot un peu dur à prononcer à cause du «ïéïonn », s'est imprimée dans les cervelles de millions d'enquêteurs, prisonniers comme nous de ce monde changeant, l'envie d'un pèlerinage optimiste.

Ce fut donc dans les débuts un temple dévolu à la guérison. Alors, à mesure que mon regard parcourt fébrilement le volume posé devant moi, il m'est facile d'imaginer quelle attente – dans les époques où ça croyait massivement, plus que les cinquante-six pour cent d'humains officiellement croyants actuels (les autres étant dans la superstition en général) – tendait douloureusement de par le monde les colonnes de pèlerins venus déposer leur espoir de ne pas mourir ou de moins souffrir au pied des autels, à Pergame.

Le couvert de fête des rituels grecs y pompe encore aujourd'hui la

lumière inusable des astres.

Je ne vois absolument pas en quoi, Marat, le fait que des gens écrivent une petite Tragédie pourrait troubler l'ordre public ?

M'a fait une très belle phrase :

Egon, les faits sont têtus : cette antiquité-là a de l'avenir, parce que la tragédie fonctionne réellement à tombeaux ouverts.

Les aîtres de Feuzieux.

Feuzieux m'a rappelé. Il a une voix claironnante. Pour éviter que Marat n'entende, je suis allé dans les couloirs, et puis finalement, comme ça se prolonge, je me suis enfermé aux chiottes.

Je subis alors, depuis les espaces en linoléum et sans parquets, depuis l'Hôtel de Police nouveau cru où l'Administration a installé toute sa flicaille il y a deux ans, derrière des parois vitrées – sans maturité, le cru ? Rien à cirer puisqu'il n'y a plus de parquets et d'encaustique et de parfums subtils ! – je subis alors tout le mépris de Feuzieux :

- Rien à cirer ! Tu ferais mieux d'abandonner, le flic. Flic ça rapporte rien, t'auras jamais de Weston, même si tu cires des pompes toute la journée. Ce qu'il faut, dans le monde moderne, c'est des pipeaux. La machine à cintrer les bananes, la machine à fabriquer l'eau tiède, les échelles à escargots, la machine à faire les trous dans le gruyère... c'est branché, on en vend sur le Net par millions. Même toi, tu es devenu virtuel, on devrait te vendre aussi. Te sous-louer. Su-bal-terne !

- T'entends quoi, par subalterne, Feuzieux ?

- Soumis ! T'es moitié autrichien, alors forcément dans tes circuits imprimés, t'es soumis virtuel teuton en plus de soumis français réel. Je suis sûr que tu glisses des bonbons dans l'enveloppe quand t'écris aux impôts, dis pas non. Je le sais.

- Ça suffit...

- T'es à combien par mois ?

Je me tais. J'essaie de reprendre de la hauteur en pensant à Pergame, mais c'est tout ce que l'enfance de Feuzieux a dû vaincre, qui me revient à la mémoire – Feuzieux, héros des prisons, est le vrai héros de la Réalité Sanctifiée, de la tragédie de l'après-68, des runes littéraires qui ont rendu Bernard-Marie Koltès célèbre et qui l'ont tué tout en faisant de l'héroïne un fait de culture. *Dans la solitude des champs de coton*, et Feuzieux a connu les mêmes cotons, ceux qu'on doit presser pour récupérer les dernières gouttes d'héroïne quand il n'y a plus rien à quégner, quand on a bouffé la grenouille. Feuzieux, sa colle d'enfance à sniffer sous l'estrade des MJC, son shit d'adolescence, il les a rencontrés aux mêmes bleds.

Adulte, enfermé dans les zones neutres des barres en béton, il a croisé tout seul la grande gamelle de poison, fil à la patte. Puis le fil des ans plus castrateur qu'un fil de rasoir. Une année compte dix, la peau vieillit. C'est pour ça que sa voix cassée me touche et me blesse. Ni père ni mère à l'Orphelinat, rien à blottir, rien à enlarmier, rien pour qui trembler – la nuit dans les dortoirs, la mort morte et le cafard blafard d'une permanence de l'enfer. De l'enfer vrai. Que des chiens.

- Bande de chiens ! J'les emmerde ! Au moins, moi, j'ai pas de problème identitaire !

Miléna me prendrait pour un fou si elle savait que je pense devoir la protéger. Je lui ai fait croire qu'il y avait des tuiles à changer et que c'est pour ça que Feuzieux déambule ce soir sur notre toiture. Il en a rajouté à profusion, elle me l'a raconté en contrefaisant sa voix toujours ironique :

- Mademoiselle Miléna, tout à l'heure, quand je vous ai demandé si vous aviez une tuile, vous avez flippé, pas vrai ? Eh ben ça au moins ça veut dire quelque chose, ça veut dire que vous êtes pas propriétaire de votre bouiboui. Les proprios, quand on leur demande s'ils ont une tuile, ils sourient, au contraire, ils vont directement au fond du couloir, ils savent où elles sont rangées, leurs tuiles de rechange. C'est comme ça qu'on sépare, nous les couvreurs, le bon proprio du locataire pouilleux

qui va embrouiller la facture.

Une tuile, ou la tuile, vous pigez, mademoiselle Miléna ? Le sens figuré, c'est bon pour les bras cassés. Quand je prends mon pied au pied de la lettre, c'est que je suis vraiment le bon père, celui que sa femme elle aime parce qu'il lui fout pas le bordel. Celui qu'a du bien, l'homme de bien, le genre qu'est pas obligé d'acheter des caisses d'occase et de rogner sur la mutuelle des petits.

Feuzieux tente des calembours sans paraître y penser, glacé, il surveille l'interlocuteur pour s'assurer que l'autre s'esclaffe, dénué du frein qu'il s'impose à lui-même.

Feuzieux sait ce qui m'accroche à Miléna, notre histoire, comment, il y a cinq ans, et parce que j'avais rapporté à Miléna un violoncelle volé, la douleur et l'avalanche de sentiments infernaux m'avaient fait tomber sous la dictature de sa gravité.

Et puis l'été juste après le violoncelle rapporté, j'avais eu enfin l'occasion de passer la prendre en voiture, dans une bâtisse médiévale de Haute-Saône. Elle m'avait dit devoir y répéter un concert, à flanc d'une colline. Dans ma longue vie de flic modèle, je n'avais jamais vu de près une femme aussi détachée des apparences - et de la sienne en particulier.

Si explosive, aux pommettes si magyares, relevées sous les yeux, qui lui donnent un air de cavalière des steppes.

Quelles steppes sinon l'interrogation infinie et monotone qu'elle pose devant l'insignifiance du monde ? Ça s'est gâté parce qu'elle m'a pris la main, s'est blottie contre mon épaule, m'a livré d'un coup une pile des dizaines de lettres qu'elle m'écrivait depuis le premier jour sans les poster.

Au moment où je découvrais le château délabré où une de ses amies, une pianiste, rassemblait pour l'été des musiciens plutôt déconneurs, mes certitudes déjà avaient fondu.

Quoi ? De quoi avais-je osé m'enorgueillir jusque là, sinon de mon propre et banal malheur ?

Il s'est évanoui par l'impression rutilante émanant de cette campagne d'août, du tapage de trente instrumentistes décontractés, amoureux, ironiques et attentifs à tout, qui s'y retrouvaient pour répéter du Rachmaninov. Leurs investigations musicales ont périmé mon constant soupçon en m'allégeant de l'aigreur qu'il a toujours fait peser sur mon estomac.

Oui, des investigations musicales : un grand piano noir s'allongeait devant la cheminée du premier étage.

Une cheminée où rôtir un bœuf entier. Des salles massives dont la beauté rurale ne m'a jamais lâché depuis.

Je me rappelle que j'avais laissé, en arrivant, ma voiture en contrebas, entre les fermes du village où se pressaient les troupeaux. Et puis j'étais remonté à pied jusqu'à ce château dont un paysan m'avait parlé comme du « truc en ruines ».

Alors que je marchais encore sous les marronniers ombrageant les fortifications éboulées qui encerclent les parties habitables du château et dominant les rues de Montjustin... ah ! J'entends encore cet énorme éclat de rire de Miléna stoppant un instant mon mouvement et les trois portées d'un quatuor qui s'était interrompu aussi, mais lorsqu'enfin mes pas m'avaient mené à l'arcade, dans la muraille, le quatuor était reparti alors pour de bon, m'étourdissant à tel point, par la montée progressive de tous ses mouvements que, sous la griffe des accords, j'étais tombé à terre.

J'avais pleuré, cachant ma tête au creux de mes mains. Si longtemps après ma première révélation de ce genre - l'invraisemblable représentation du *Roi Lear* de Shakespeare - c'était bien la première fois que je croisais pour de vrai, de tout près, en convives, ceux que j'avais quand même pris au théâtre pour de simples professionnels, éloignés, tarifés, dédaigneux depuis l'estrade et les dispositifs phénoménaux (des

balançoires où planaient des hommes et des femmes-oiseaux, un plancher animé de vagues énormes par les roues qui grondaient sous lui), dispositifs qui les exaltaient, les exhaussaient. Le drame que j'avais sincèrement cru pur spectacle, me laissait, maintenant que Miléna et ses amis me regardaient, sans le confort d'un fauteuil de spectateur qui m'aurait protégé des linceuls noirs et rouges du sublime.

N'en parlez pas à Feuzieux : ça l'énerve que je sois émotif !

Comment le lui expliquerais-je ? Il comprendrait vite s'il avait idée, lui, à son tour, du château magique et cependant réel où elle m'a reçu, s'il avait vu et entendu - comme cela m'est arrivé au moment de faire réellement la connaissance de Miléna - les trente musiciens répétant leurs partitions dans l'Août campagnard et parfumé de blés chauds, à l'abri de ces grandes chambres du château rural et un peu en ruine, au moelleux de ces pièces resplendissantes du bonheur d'exister, du retentissement de la musique.

Depuis les journées suspendues et irréelles de Montjustin, des mois et des mois ont passé sur Miléna et sur notre fragile rencontre, un emploi du temps strict a mordu mon humeur. Je n'ai pas pu cacher longtemps à Miléna quels ulcères de ma raison s'entretiennent des horreurs quotidiennes du métier d'enquêteur.

Notre coexistence dans son bel appartement, la voudrait-elle momentanée ? Elle m'a signifié très gentiment que, par exemple, la très lourde répétitivité de mes emplois du temps l'inquiète. Je ne vois pas très bien d'ailleurs comment elle pourrait trouver plaisir à me supporter là, bêtement assis, gêné et admiratif devant elle, comme du public se tiendrait quand elle entame un premier mouvement au concert.

Et voilà, hein, quel ticket, mais quel ticket ai-je sérieusement payé ?

Non, de plus en plus, quand je joue avec mes clefs dans la poche, j'ai l'idée panique qu'elle fasse changer la serrure. Et alors je n'éprouverais pas de colère contre elle. Je me débrouillerais ; je lui trouverais une ou deux raisons raisonnables. Je lui pardonnerais. Parce que je me refuse à l'idée que le sourire en velours de ses belles lèvres se transforme

brutalement, que n'en surgisse une insulte atroce.

J'ai peur aussi quand j'essaie un des instruments de musique entassés autour d'elle et que j'en sors le plat filet d'échos sans délicatesse, sans quarts de ton, une sorte de grosse bavure trop sonore pour flonflon du dimanche, dans un kiosque alcoolisé au milieu d'un jardin public mal planté d'arbres miteux et où déambuleraient uniquement des sosies de ma pauvre tronche abominable.

Mon téléphone sonne. Je reconnais immédiatement la voix de mon ministre en personne. Il me dit, en larmes :
C'est confirmé, Monsieur, c'est bien à votre Miléna que va échoir d'écrire *La Grande Tragédie de Pergame* !

CHAPITRE QUATRE : Mégabyze de Pergame.

Can't bring back time on ne peut rien ravoir du passé *Like holding water in your hand.* Comme garder l'eau dans la main. *Would you?* Voudriez-vous ? *Would you go back to then?* Retourner à ce jadis ? *Are you not happy in your home, you poor little naughty boy?* On n'est pas bien à la maison, vilain petit garçon ?
(*Ulysses*, entre le coin de la rue Nassau et de la rue Grafton à Dublin, James Joyce)

Au moment où le ministre raccroche, je vois par la fenêtre un crépuscule rougeoyant.

Mon téléphone vibre à nouveau, et en observant les balafres nacrées de nuages jouer avec l'embrasement du ciel, j'entends Miléna :

- Egon ! Egon ! J'ai été choisie pour la Tragédie de Pergame de cette année... Le... les gens... leur maître de... Viens vite !

C'est à peine si je reconnais sa voix. Je le sens bien : tout cliquète, tout ronronne : du bas en haut c'est le bastringue, c'est le grand, grand bazar qui s'étire en démarrant comme une panthère dont le feulement puissant me glacerait le sang en m'avertissant des coups de mâchoire et de griffe terribles qui s'entraînent à proximité de nos faiblesses ! Et je le lui dis. Mais elle m'interrompt :

- Arrête d'être parano, Egon... Le monde est une apparition, tu sais, pas un complot !

Au téléphone, j'entends encore, derrière elle, les trompes métalliques que les moines pergaméniens font retentir, mais aussi d'incroyables vrombissements de toupies. Tout notre quartier, certainement, est aux fenêtres. J'imagine mes voisins, les yeux rivés sur l'amusante horde empaquetée de robes bariolées, et appliquée à donner à tous le sentiment que l'endroit où ils vivent, vient de redevenir le centre du monde. Avant qu'ils ne sonnent à sa porte, Miléna aussi les avait entendus ; elle les avait observés, depuis la fenêtre, qui s'engageaient, en bas de la ruelle étroite, sous le grand ciel étincelant, sans oser se douter qu'ils allaient s'arrêter au pied de notre vénérable bicoque !

Elle les avait évidemment identifiés, à l'apparence de leur défilé, un vestige unique, car qui oserait se déguiser encore comme cela, actuellement, garder son sérieux en plein vingt et unième siècle, ne pas se sentir aussi extravagant qu'une *gay pride* en goguette ?

Marat l'a dit : la présence Chinoise au plus haut niveau de sa direction, depuis des années, fait scandale dans de dangereuses élites, dont les aprioris refusent aux héritiers de Confucius toute légitimité à endosser les valeurs compassionnelles qui sont un des piliers de la tragédie.

Pierre Loti a pourtant bien lu sur une stèle, lors du sac de Pékin, le mot de Confucius : « La littérature de l'avenir sera la littérature de la pitié ! »

Les pergaméniens arrivent en troupe, lors de chaque identification d'un nouveau rhapsode. Ils surgissent à au moins quatre cents moines. On avait fini par admettre qu'un tel bordel ne se reproduirait plus jamais dans un pays développé.

Ils font un raffut d'émeute avec des rhombes sifflants, des sistres, des crécelles, des trompes et des tambourins. Tout ça, dans la petite

ruelle pavée de Miléna ! Et dans l'escalier en colimaçon...

Par décret de l'Unesco, la rue où ils ont identifié la rhapsode – car ils parlent d'une identification, non pas d'une élection, d'un choix ou d'une nomination – ne pourra plus être empruntée par les véhicules profanes pendant une période de deux mois pleins. Deux mois ! J'imagine la tronche du patron quand il a appris qu'on devrait gérer ça...

Ils y installent des cabanes fantastiques, dans un bois précieux coupé dans la forêt mythologique de Dodone, et ils les éclairent avec des lampes à huile qui projettent des ombres mouvantes partout autour d'elles. Dodone et ses arbres loquaces ! Voyages infinis des héros ! Puis ils se distraient eux-mêmes en offrant au public, de plus en plus immense à mesure que la nouvelle se propage, des spectacles de polichinelle tellement drôles qu'il se trouve une multitude de fanatiques prêts à traverser tous les océans de la planète pour venir assister aux spectacles bouffons qui suivent chaque nouvelle intronisation.

Parmi les moines de sexe masculin, quelques vraies grandes folles fêtent encore de nos jours l'antique *Dies violae*. C'est le jour des violettes, héritage du culte de Cybèle, dont les prêtres interdits de procession, un beau jour, à Rome, du fait de leur indécence et de leur exhibitionnisme, s'en sont retournés, dépités, grossir les troupes de ceux qui voulaient bien d'eux et de leurs toges violettes, à Pergame. Là, depuis des lustres, ils continuent de se la couper, paisiblement, pour imiter leur ancien dieu Attis, châtré – comme tout un chacun, n'est-ce pas – par sa mère. Le sang, jailli de cette émasculatation première, a donné naissance aux violettes.

Ces atrocités ne concernent qu'une infime partie, bruyante et hystérisée, du protéiforme clergé de Pergame. Lors des fêtes de l'identification du rhapsode, à la fin de leur deuxième mois de festivités, les moines reprennent d'ailleurs toute la gravité qu'on attend d'eux – sans jamais révéler aux journalistes une ligne de la tragédie qui va être interprétée dans leurs temples secrets de Pergame. Le tabou concernant

le scénario de chaque tragédie est décennal, gardé strictement et ceci d'autant plus aisément que le choix d'un public rare accroît le souci des privilégiés de tenir leur langue - afin d'être réinvités.

Les moines, pendant que le monde entier se demande ce qui va se passer à Pergame, laissent devant la maison de l'élue, où qu'ils l'aient localisée, une série de blocs en marbre de Paros, mémoire de l'incendie et des ruines de Troie, mémoire d'une rupture entre deux mondes, entre l'Orient des naissances et l'Occident de la mort. On sait que le marbre sera sculpté, pendant l'absence de l'Àède - l'autre titre décerné au rhapsode - par les maîtres les plus renommés - joutes artistiques sans fin qui distraient les médias.

Pendant ce temps a lieu la secrète odyssee du Rhapsode au travers de la Méditerranée. L'aventure des sculpteurs fait passer la pilule que cette pièce, cette tragédie aux enjeux si démocratiques, soit jouée exclusivement sous le regard des gouvernants et du clergé pergaménien, dans les lieux ultra confidentiels du théâtre de l'Asclepieion de Pergame.

On dit aussi que le Grand Maître se présente d'abord seul à la porte de l'élue et c'est ce que me confirme Miléna :

- Oui, élue. Je pense que ça vient de ces textes que tu me reproches de lire et de relire depuis des mois, ces autobiographies tragiques de la dernière guerre, enfin...

- Je vois pas...

- C'est ça, la chose essentielle pour ce clergé de Pergame, quand ils élisent quelqu'un. Une forme essentielle de toute élection. Il y aurait quelqu'un de très particulier, on s'en préoccuperait... Amant, ami, auteur d'un livre qu'on découvre... Par exemple dans la biographie de ce fils de boulanger, Pierre Seel, il élit son mec et c'est son mec qu'on va supplicier.

- Mais qu'est-ce que ça aurait à voir avec ton élection ? Ce Seel et le gamin dont il était amoureux à dix-huit ans ?

- Voilà, Egon. Les cris de son élu résonnent, résonnent tellement sous le seau de métal que les officiers nazis aux uniformes luisants ont enfoncé sur sa tête, et résonnent tellement dans ma tête quand je relis et

relis son autobiographie... que cette élection a sonné jusqu'à Pergame. J'entends presque la voix du vieux Pierre quand il me l'a raconté lui-même, avec toute sa douceur. Mille mains de détenus concentrationnaires grattent la planche d'un cercueil où j'étouffe.

- Mais ton élection, Miléna ?

- Le grand maître des pergaméniens m'a arrachée à ma lecture ! J'ai eu, malgré la surprise, l'impression de reconnaître sa silhouette, quand il a surgi, debout sur le palier. Quand il a franchi ma porte, m'a présenté une écharpe. J'ai eu une profonde sensation de familiarité. J'ai entendu comme en rêve sa vieille voix rauque prononcer : nous avons rêvé de vous, à Pergame.

- Ah ? C'est vraiment vrai, alors ? Ils vous repèrent de façon télépathique ? Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

- Je lui ai proposé un café, mais tu sais que...

- Un café !

- Je lui ai d'abord dit que je n'aurais jamais le temps de préparer leur tragédie musicale. Qu'ils étaient complètement fous, que je n'avais strictement rien à voir ni avec eux, ni avec l'écriture de la moindre pièce de théâtre. Que je suis simplement et strictement une musicienne ! Mais ce personnage – ah ! Si on m'avait dit que ... – cette surprenante personne a insisté, avec son sourire plein de toute la légèreté des ermitages chinois, et puis tout d'un coup j'ai eu l'impression que j'étais transparente. Que son clergé était averti que, depuis quelques jours, je ne réfléchissais plus qu'aux hurlements du petit Jo en train de se faire déchiqueter par les chiens. Jo, le Bien Aimé de Pierre Seel.

- Ah ! Miléna, arrête ! Elle est une abomination cette torture infligée à toute une génération, celle de Pierre Seel. C'est destructeur d'écouter leurs histoires. Pourquoi est-ce que j'ai lu des livres de ce genre ? Où que je me promène dans la ville, j'y détecte tous les supplices qui s'y sont développés. Chaque crime nouvellement appris, de cette guerre déjà antique, m'empoigne. Nouveau, tout frais. Une toute petite trace me suffit. Et alors je deviens, pour ainsi dire, essentiellement le décor de mes propres crimes.

- Oui, Egon, c'est surprenant comme l'horreur s'inscrit mieux que

les heures claires du bonheur... l'ogre imprime son haleine toxique, merdeuse, indélébile.

- Tu crois qu'on est fou, Miléna ? Les survivants de la guerre qu'on rencontre, on sait que pour eux c'est inévitable, ils cherchent encore, ils ont passé leur vie, après la guerre, à chercher mécaniquement des yeux leurs amis morts, dans la ville éteinte à jamais. Ils fixent les fenêtres désertées. Personne ne se retourne sur leur passage, ni ne remarque leurs petits corps de petits vieux.

- La silhouette fantomatique du grand-maître s'est déplacée partout, regardant tout de l'appartement : les murs, les tableaux, l'armoire de la Renaissance, tes statues et la poussière, la poussière que je t'interdis d'enlever, comme il est prescrit dans *Eloge de l'Ombre* de Junishiro Tanizaki. J'ai eu envie de demander à ce Mégabyze, si vraiment, comme je le pressens, quelqu'un de leur clergé lui avait dit à quel point ça me hante, en ce moment, les phrases des rescapés des horreurs humaines, des camps, des guerres, du mépris de l'amour. Aux grands yeux vides des fenêtres regrettant le cri de leurs amis torturés.

- Et alors t'as dit non, j'espère ?

- J'ai cédé.

- Oh la la.

- C'est tellement énorme, Egon. J'ai cédé et immédiatement j'ai cru qu'un volcan me renversait. J'ai dû m'appuyer au mur. J'ai compris pourquoi le crépuscule était aujourd'hui si dramatiquement pourpre. Et à ce moment-là, pour me donner une contenance, je lui ai demandé, à ce moment-là, si je pouvais prendre un café. L'incroyable personnage, dans sa toge safran, immobile soudain, a dit : « Oui, moi aussi, mais je reste debout ». Je suis allée chercher la cafetière zanzibar refroidie sur la cuisinière, en espérant qu'il ne me verrait pas tituber, et il a bu son café debout, très sérieusement, comme si j'avais inventé un geste initiatique. En me rendant ma tasse, j'ai vu éclater de rire, Egon, la fameuse autorité suprême des pergaméniens, un rire en cristal, qui m'a subitement remise d'aplomb ...Puis l'incroyable personnage est parti, comme une ombre légère. J'ai appelé les copines.

- Quoi ?

- J'ai appelé mon amie vénitienne, tu sais bien, Céline, et puis Hakiko. Quelle chance que Céline soit à Strasbourg au moment où on me récompense.

- On te récompense, tu le prends comme ça ? Mais, au fond, de quoi ?

- Céline, elle, elle s'en doutait. D'abord elle m'a répété que c'est en voyant ma passion pour l'interprétation de la musique de Bach par Casals qu'elle a dévié de son écoute enfantine, en boucle, des concerts italiens ! J'te laisse, je les entends qui arrivent, elles ont dû courir ! À ce soir ! Tu rentres à quelle heure ?

Hakiko est la fille du Hasard.

Et elle a raccroché ! Pourtant, au début, elle m'avait dit : « Viens vite ! ».

Je me retrouve avec le silence du bureau. Heureusement, Feuzieux me rappelle presque immédiatement, complètement allumé, et il parle en chuchotant, de façon saccadée.

- Egon, y a deux filles qui arrivent chez elle, j'ai pas pu t'appeler pendant que les moines étaient là – je me suis donné du mal pour que personne me voie !

- Tu vois les filles ?

- Une jaune, les cheveux au carré comme les petites bourges, mais à mon avis elle est bonne, elle est sapée en cuir, genre bonne tu vois, avec même le collier de chien, tout le déguisement ...

- Hakiko. Vous avez tous les deux un truc fondamental en commun.

- Hakiko ? C'est japonais ça, pourtant j'aurais parié ma bite qu'elle était chinoise...

- Métisse. Ses parents ont essayé de la flinguer à la naissance. On sait pas qui c'est mais ils sont encore plus racistes que toi, là-bas. Les parents la croient forcément morte, parce qu'elle a été récupérée dans une rivière par un garde-chasse japonais moins cinglé que sa famille, et ensuite, oui ! - transportée au travers des océans, pour être adoptée par

un couple d'instits français en banlieue est de Paris, mais qui ont fait carrément fortune au loto, mon vieux.

- Quand ?

- Douze ans après l'avoir adoptée. Mais je suis bête, c'est sûr que tu les connais, c'est eux qu'ont fait fortune par accident, tu te rappelles, les deux brêles, on les voyait à la télé à l'époque. Mais oui les deux qui, comme ils étaient bons en maths, après leur gain énorme, l'ont fait fructifier– c'est pas possible que tu te rappelles pas, toi qui regardes tout à la télé : les deux innocents qu'avaient racheté tout l'agroalimentaire européen d'un coup.

- Ouais. Riches et innocent ça existe pas.

- En tous cas riches sans ramer pendant des années ni sans avoir hérité du début...

- Mon cul, y a pas de hasard, c'est toujours les mêmes et...

- En tous cas c'est celle-là, la fille que Miléna convoque au soir de sa nomination. Et même si tu crois pas ce que je te dis...

- Tu m'as dit quelque chose ?

- Je te dis qu'elle incarne le hasard.

- Hasard mon cul.

- Bon en tous cas, je te le répète, vous avez un truc fondamental en commun.

- Quoi, putain, attends, tu me parles de l'héritière Cuervos en vrai, c'est ça ? Mais oui, je la reconnais maintenant, la fille Cuervos qu'était dans tous les journaux il y a quatre ans ! Et c'est la chance, que j'aurais en commun d'elle ?

- Non, j'ai pas dit ça.

- Ah ben j'aime mieux, mais même si tu l'as que pensé, tu dérailles grave, vieux. Mes parents à moi, excuse-moi le flic, ils m'ont peut-être adopté mais ça m'a pas fait incarner la veine, ils ont jamais gagné un rond ...

- La bonne fortune, pour eux, c'était peut-être de te trouver, non ?

- Et toujours le mot pour rire, j'étais une terreur, moi... Tu sais qu'il y a une rousse super cul aussi ?

- Elle a un petit bébé dans les bras ?

- Attends... Ah, oui !

- Bon alors elle, tu es en train de voir pratiquement la dernière vraie vénitienne du monde.

- Ça se voit à un détail anatomique ?

-Tu peux arrêter une seconde de faire ton gros lourd ? Elle, c'est elle qui m'a dit : « A Venise, je ne ressens l'existence d'aucun ailleurs ! ».

- Ah ouais, je suis pas bourrin mais je sens que là tu voudrais que je sois bouleversé. Tu ressens des ailleurs, le gros ?

- Miléna est mathématicienne. Elle est la mathématique même. Elle a choisi, ce soir, pour l'élection qu'elle attendait depuis toujours sans le savoir et sans y croire, de s'entourer de deux emblèmes.

- Emblèmes de quoi ? La maman et la putain ? Ou alors emblèmes de rage ?

- Emblèmes... Tu me fatigues, cherche.

- Oh, dis-donc, elles sont gonflées, ces nanas !

- Qu'est-ce qui se passe ?

- La petite aux cheveux lisses, elle dit à Miléna : « Te prends pas la tête avec la commande de Pergame. » Elle doute de rien !

- Quoi ? Hakiko parle ?

On n'entend jamais la voix d'Hakiko. Elle arrive chez Miléna, elle s'accroche à son violoncelle, elle s'enferme dans une chambre. Elle joue pendant des heures, elle va à tous les concerts, elle écoute. Elle se tait. Céline, qui a fait plusieurs voyages en train avec elle, n'a pas recueilli ses confidences. Elle dit ne s'appliquer qu'à un seul désir. Et Céline qualifie sans rire ce seul désir de désir du Sublime.

- Putain sublime le mot que j'ose pas, le flic. Le mot dont rêvent les mémés, après leur coloration en mauve, quand elles attendent le jugement du coiffeur. Encore s'il est italien ça me va, il va dire "soublime" alors ça me va ça passe mais « sublime »...

- Donc tu vois que même pour les vieilles femmes qui ne savent plus quel âge elles ont, elles savent que le sublime existe. Et Céline, la nana que tu vois, là, avec une petite fille dans les bras, et ben un soir, bourrée au vin mousseux qu'elle ramène de Venise, après avoir critiqué

la résurrection, l'éternité, le saint des saints dans les temples, l'enfer et les supplices, le jugement dernier et la balance pour peser les âmes – bref ce qu'elle appelle "les consolations cocasses et en série inventées par ou pour les pharaons égyptiens" - elle a soutenu juste avant de vomir son dîner, que la seule consolation sublime qui ait jamais tenu pour elle, ce seraient ces six suites pour violoncelle seul qu'a écrites Bach.

- Vous êtes mignons, les bourges. Et les poubelles, vous faites le tri sélectif ? Elle bouffe bio la Céline ? Elle a des couches en tissu, sa boîte à bruit ?

Alors je préfère dire à Feuzieux :

J'ai pas pu compter tous les hommes qui sont déjà tombés amoureux d'Hakiko, depuis qu'elle vient prendre ses cours de violoncelle chez Miléna.

Ah j'confirme elle ... Elle est... Euh... Oh merde, ouais, d'accord, elle est sublime.

Et y a pas un de ces mecs qui l'ait déridée...

- Déridée du cul ? – a demandé grossièrement Feuzieux.

Les inconnus, Feuzieux, les sans-grades, les petits porteurs, si on marche dans la rue à côté d'Hakiko, Miléna et moi, je vois tu sais quoi ? Je vois leurs yeux exploser. Ah, Feuzieux ! Pour les passants malheureux de l'avoir vue si belle, en chair, en os, le foudroiement en soi. Ils écarquillent définitivement les yeux jusqu'au cœur.

- Tu parles bien mais je comprends quand même parce que... En la matant, j'ai les yeux qui ...ououou ! – tu sais, ououou le cri du loup. Ouhououou !

- Et Céline, ses beaux seins aussi ?

- Ououououou... Écoute-les sur mon téléphone. La Céline, elle vient de dire : on va pas s'ennuyer avec les cérémonies, hein ? On fête ! Elle a dit « on fête », et les trois elles rigolent, maintenant.

- Ah bon ? (et c'est cette phrase qui me reviendrait, quand le lendemain mes chaussures commenceraient à être imbibées d'eau, dans la forêt, sous la menace de la foudre.)

- Juste là... T'entends pas ?